FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 955

JUIN 2025

BALLON D'OR

Podolski, roi du kebab

+

ENQUÊTE
Foot et réseaux : chérie, j'ai starifié les gosses

AUTOPORTRAIT
Thauvin a retrouvé le moral

AU TABLEAU !
Sagnol et la Géorgie matent le Portugal

ENTRETIEN

"UN ATTAQUANT NE DOIT PAS TRICHER"

Ousmane Dembélé

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 869 – 14 juin 2025 – Ne peut être vendu séparément. Théo Saffroy/L'Équipe

BRUT

PARIS
1965

VOUS N'OSEZ PAS LEVER LES BRAS ?

CHANGEZ DE DÉODORANT

SENTIR BON, POUR DE BON

PARFUM LONGUE DURÉE - 48H D'EFFICACITÉ

Crédit photographique : Louis Lepron. 921 077 160 R.C.S. Nanterre

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social : 40-42, quai du Point-du-Jour CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Matthias Gurtler

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Tom Bertin
Olivier Bossard
Francis Magois
Thomas Simon
Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, SIEP
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Johnny Fidelin/Icon Sport

IMPROBABLE

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Il y a cinq mois, au matin du 22 janvier, le Paris-SG était 26e de la première phase de Ligue des champions, sous la menace de ne pas se qualifier, et Ousmane Dembélé n'avait pas encore marqué dans cette compétition. Il fallait être un éternel optimiste pour deviner la suite, cet ouragan qui a tout emporté. Le PSG a depuis marché sur l'Europe avec, en apothéose, cette finale irréelle à Munich face à l'Inter Milan (5-0), point d'orgue, en attendant peut-être la Coupe du monde des clubs, d'une œuvre collective majeure qui marquera des générations pour longtemps. Dans ce parcours d'un groupe émerge celui de Dembélé et on mesure, déjà, lequel est le plus improbable. Lui qui n'a jamais été nommé à 28 ans est devenu un candidat crédible au Ballon d'Or, plus, même, pour l'instant, que le meilleur joueur français de ces dernières années, Kylian Mbappé. Mais au fond, ces deux histoires racontent la même chose, le parcours cahoteux d'un club qui avait beaucoup échoué jusque-là dans sa quête suprême. Et celui d'un joueur talentueux mais loin d'avoir tenu ses promesses de jeunesse.

Deux destins inattendus qui nous rappellent pourquoi on aime le foot, terrain magnifique des rédemptions individuelles et collectives. Le long crépuscule de Messi et de Cristiano a ouvert une nouvelle ère pour le Ballon d'Or, instable mais passionnante, où les favoris changent chaque année. Pour le suspense et les débats, on ne s'en plaindra pas, en attendant les listes des nommés le 7 août, après le Mondial des clubs, et la cérémonie du 22 septembre au Théâtre du Châtelet. Cette année, sur les treize trophées décernés, dix, dans une parfaite égalité hommes-femmes, seront soumis aux votes des journalistes (Ballon d'Or, Yachine, Cruyff, club de la saison) ou des anciens lauréats du BO (Kopa). Comme l'an dernier, les vainqueurs ne seront pas prévenus. Le gagnant devrait être aussi ému que Rodri. On espère juste que les déçus le prendront mieux que Vinicius.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

N° 3 955 - JUIN 2025

Sommaire

Théo Saffroy/L'Équipe - Sébastien Boué/L'Équipe - Laura Acquaviva - Étienne Garnier/L'Équipe

ZONE MIXTE

6 Instantané
Paris
Haie
Magique

À L'AFFICHE

12 Entretien
Ousmane Dembélé : "Être l'un des favoris au Ballon d'Or est déjà une grande victoire"

24 Autoportrait
Florian Thauvin : "J'aimerais jouer jusqu'à 40 ans"

30 Décryptage
Le corner, si moderne

34 Enquête
Chérie, j'ai starifié les gosses

42 Portrait
Youri Vernidoub, entraîneur soldat

46 Au tableau
Willy Sagnol décrypte le Géorgie-Portugal de l'Euro 2024

TEMPS ADDITIONEL

54 Ville de foot
Leeds, le réveil d'un géant

60 Tendances
Velasca, c'est baroque !

BALLON D'OR

62 Sur les traces de...
Lukas Podolski, roi du kebab

69 Paroles de juré
Salvador Aguilera : "Je n'aime pas l'idée de coorganiser le Mondial"

70 Pas trop cliché
Robert Gadocha, pas la vie de château !

L'ALLIÉ SUR VOS CHANTIERS
ET SUR LE TERRAIN
STANLEY FatMax
STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY /
LIGUE 1
Emirates
STANLEY
PARTENAIRE OFFICIEL
MASCULIN
EST 1843
STANLEY FATMAX
10m

PARIS

Personne n'a résisté. Ni l'Inter en finale de Ligue des champions, balayée 5-0 par le PSG (buts de Hakimi, doublé de Doué, Kvaratskhelia et Mayulu). Ni les supporters face à l'envie de célébrer ce premier sacre devant l'Arc de triomphe. Mais des débordements ont provoqué un mort et 491 interpellations dans la capitale.

William Dupuy/L'Équipe

CHAMPIONS D'EUROPE
UEFA CHAMPIONS LEAGUE 2025

HAIE

D’honneur. Le lendemain, les héros de Munich ont paradé dans Paris à bord d’un bus à impériale et fendu une foule limitée à 110 000 personnes sur les Champs. Le 31 mai 2025 restera une date indélébile pour les supporters parisiens et le football français, qui empoche sa deuxième Ligue des champions.

Franck Faugère/L’Équipe

TRIOMPH

MAGIQUE

Les traits sont tirés, la nuit a été courte et la journée longue. Mais la joie est immense dans un Parc des Princes en fusion, vingt-quatre heures après la démonstration de Munich. Après tant de désillusions, le PSG et son capitaine Marquinhos, douze saisons au club, peuvent savourer devant leurs supporters.

Stéphane Mantey/L'Équipe

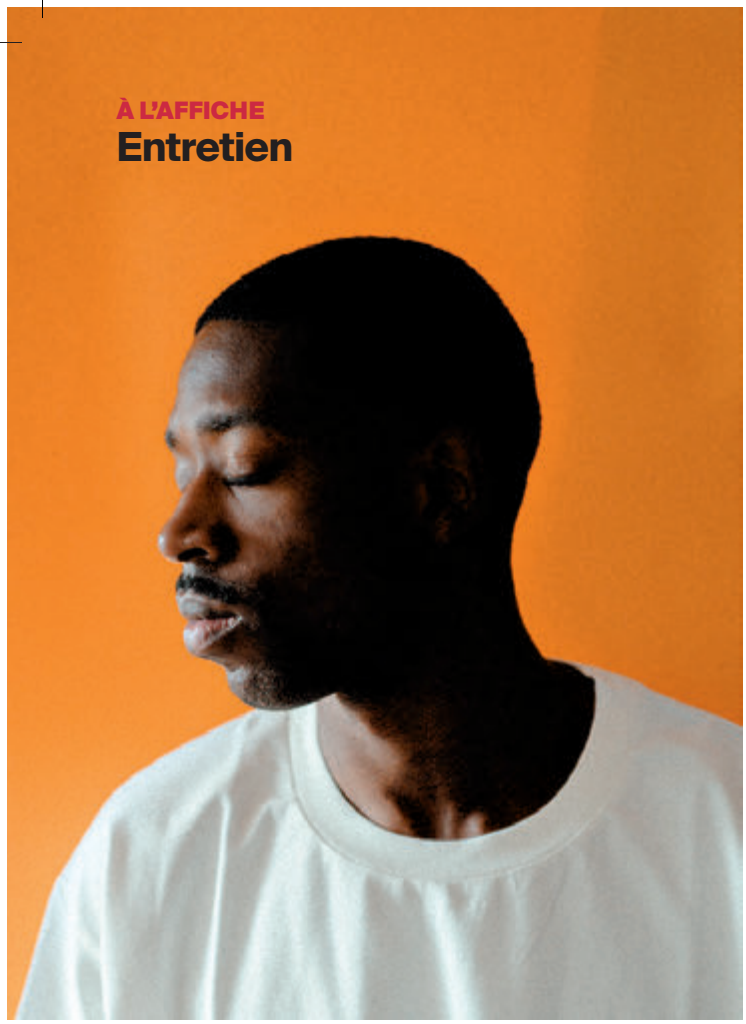
OUSMANE DEMBÉLÉ

Le récent vainqueur de la Ligue des champions avec le Paris-SG revient en détail sur cette saison exceptionnelle. Et l'attaquant a encore faim de titres, collectifs mais aussi individuels.

Par
Vincent Garcia et Florent Torchut

Photos
Théo Saffroy/L'Équipe

"ÊTRE L'UN DES FAVORIS AU BALLON D'OR EST DÉJÀ UNE GRANDE VICTOIRE"



Vainqueur de la Coupe du monde 2018 sans beaucoup jouer, finaliste malheureux du Mondial 2022 comme titulaire, Dembélé a été un acteur majeur de la victoire du PSG en Ligue des champions.

Ousmane Dembélé
28 ans. Né le 15 mai 1997 à Vernon (Eure). 1,78 m ; 67 kg.
Attaquant. International français (56 sélections, 7 buts).

Parcours
Rennes (2010-2016), Dortmund (2016-2017),
FC Barcelone (2017-2023), Paris-SG (depuis août 2023).

Palmarès
Coupe du monde 2018 ; Ligue des champions 2025 ; Championnat d'Espagne 2018, 2019 et 2023 ; Championnat de France 2024 et 2025 ; Supercoupe d'Espagne 2018 et 2023 ; Trophée des champions 2023 et 2024 ; Coupe d'Allemagne 2017 ; Coupe d'Espagne 2018 et 2021 ; Coupe de France 2024 et 2025.

"Si vous deviez garder une seule image de cette finale de Ligue des champions contre l'Inter Milan *(5-0)*, celle dont vous vous rappellerez dans trente ans, ce serait laquelle ?
Ah, une seule, c'est difficile ! *(Il réfléchit.)* Il y en a deux qui m'ont marqué. Marquinhos et Presnel Kimpembe en pleurs. Après tant d'années de galère et de combats, comme on dit, ils ont enfin réussi à ramener la coupe aux grandes oreilles et c'est que du bonheur ! Cette émotion du capitaine, c'était beau à voir. Ensuite, la communion avec le public au coup de sifflet final, c'était exceptionnel. Ce sont des images gravées à jamais. Vu la saison qu'on fait, on le mérite. Le club, le président *(Nasser al-Khelaïfi),* qui a énormément travaillé pendant des années, et les supporters aussi le méritent.

"Avant le match, « Gigio » Donnarumma a remis une lettre aux joueurs. Ça nous a donné des frissons"

Vous avez été un peu moins démonstratif…
Oui, mais j'étais heureux. On ne réalise pas tout de suite qu'on est champions d'Europe, même après un ou deux jours. C'est comme la Coupe du monde 2018, on a mis du temps à réaliser qu'on était champions du monde. Mais, petit à petit, avec la célébration des supporters, on réalise que l'on a fait quelque chose de grand.

Et si vous deviez garder un seul message, celui qui vous a le plus touché, ce serait lequel ?
Il y a quelque chose qui m'a particulièrement touché. Avant la finale, dans le car, « Gigio » Donnarumma a remis une lettre à tous les joueurs, à tout le staff, sur laquelle il avait écrit un petit mot de soutien par rapport à ce qu'on a fait cette saison. On était motivés, mais après ça encore plus. Ça nous a donné des frissons, un truc de fou. Il a écrit en français, en anglais, en portugais, pour tout le monde. C'est un très beau geste de sa part, c'était magnifique.

Qu'est-ce qui est le plus beau jusqu'ici : gagner la Coupe du monde sans beaucoup jouer ou la Ligue des champions en étant un pilier de l'équipe ?
Oh, la, la… C'est une question difficile, ça, parce que c'était exceptionnel de gagner la Coupe du monde vingt ans après le premier sacre. Le bonheur qu'on a vécu en 2018, avec toute la France, ça n'a pas de prix. Franchement, c'était magnifique. La première Ligue des champions de l'histoire du club, c'est fabuleux aussi après tant d'années de joie mais aussi d'immenses déceptions. On a vu quand on est rentrés à Paris qu'on avait fait quelque chose de grand. Donc, je ne choisis pas !

On vous a vu poser avec la Ligue des champions façon Kobe Bryant avec le trophée NBA. Était-ce un hasard ou un hommage ?
C'était un clin d'œil avec mon sponsor. Ça donne une belle photo. J'aime bien regarder aussi le basket, la NBA et on sait que Kobe Bryant est une légende de ce sport.

Justement, quels sont les sportifs qui vous inspirent ?
Je n'ai pas connu Michael Jordan, mais j'ai regardé *The Last Dance* évidemment, et c'est incroyable. Sachant qu'avant il n'y avait pas de réseaux sociaux, il est tout de même parvenu à traverser les générations. Ce qu'il a fait avec les Bulls, c'est fantasti-

Edith Geuppert/GES Sportfoto/Getty Images

"Le match où je me suis senti le plus fort ? La demie aller contre Arsenal"

que. Et puis, j'ai grandi en regardant le FC Barcelone, donc, forcément, Leo Messi. Pour moi, c'est le plus grand. C'est un joueur qui m'inspire, il est unique ! Je suis très heureux et très fier d'avoir joué avec lui *(de 2017 à 2021).*

Quel est votre but le plus important cette saison, pas forcément le plus beau mais celui que vous garderez en mémoire ?
Je dirais celui à Liverpool. En plus, je marque en début de match. On est parvenus à éliminer la meilleure équipe d'Europe à ce moment-là, à Anfield, un stade difficile *(1-0, 4-1 aux t.a.b., le 11 mars, en 8es).* On n'avait rien à perdre et on savait qu'on pouvait faire quelque chose de grand. À l'aller, il y avait eu énormément de déception, après avoir dominé et s'être pris ce but en fin de rencontre *(0-1).* Donc, oui, le plus important, c'est Liverpool.

Le moment où vous vous êtes senti le plus fort ?
Je pense que c'était contre Arsenal à l'aller *(1-0, le 29 avril, en demies).* Je me sentais bien. Si je n'étais pas sorti sur blessure *(70e),* je pense que j'aurais eu l'opportunité de marquer un deuxième but. J'étais en jambes, j'essayais de rendre fou « Will » Saliba parce qu'il était sur moi. *(Rires.)* Les trente premières minutes contre Arsenal, l'équipe a joué à un très haut niveau.

Au contraire, à quel moment cette saison vous êtes-vous senti le moins en confiance ?
Je dirais en début de saison, contre Gérone *(1-0, le 8 septembre 2024)*, notre premier match de Ligue des champions, je n'ai pas été bon. J'ai loupé beaucoup d'occasions.

Si vous gagnez le Ballon d'Or, avez-vous parié une montre aussi avec vos proches ?
(Sourire.) Je n'ai pas fait de pari, mais je pense que je peux avoir un petit cadeau, oui ! Et je vais essayer d'en parler aussi avec le président Nasser.

Il y a un petit refrain qui monte depuis la victoire contre l'Inter : « Ousmane Ballon d'Or ! » On a entendu Marquinhos le chanter sur les Champs-Élysées, DJ Snake au Parc des Princes ou encore le public à Roland-Garros. Maintenant que le plus beau trophée collectif de club est gagné, vous pouvez nous le dire : vous visez le Ballon d'Or… •••

Double passeur en finale face à l'Inter (5-0) à Munich, impliqué aussi sur le deuxième but de Doué, Dembélé peut savourer la première Ligue des champions du PSG.

Entretien

Dembélé ici sur les Champs-Élysées avec Kimpembe. Voir son coéquipier en pleurs l'a touché.

Emilian Baldow/Icon Sport

••• *(Un peu gêné.)* Ce sont des choses difficiles à dire. Mais, gagner un Ballon d'Or quand tu es un joueur de foot, c'est évidemment le Graal individuellement. C'est quelque chose qui te fait rêver quand tu es petit. Je me souviens à l'époque où c'était dans *Téléfoot* quand je voyais les joueurs apparaître pour recevoir le Ballon d'Or, c'était incroyable. Rien que l'objet, le ballon, il est exceptionnel.

Vous êtes passé de jamais nommé au Ballon d'Or au statut d'un des favoris cette saison. Pensiez-vous cela possible un jour ?
J'espère être dans les trente nommés déjà. *(Sourire.)* J'ai connu des années difficiles avec des blessures, des mauvaises performances aussi... Cette saison, je pense avoir été performant, donc on verra ce qui va se passer. Ce serait exceptionnel d'avoir mon nom dans la liste. Et être l'un des favoris est déjà une grande victoire même si j'espère le gagner un jour.

C'est toujours difficile de parler de soi, mais en quoi feriez-vous un beau Ballon d'Or ?
Elles sont dures vos questions... *(Rires.)* Je ne sais pas, ce sont les journalistes qui votent. Personnellement, je joue toujours le même football. Depuis tout petit, je veux donner du plaisir aux gens qui viennent au stade. J'aime dribbler mais je suis aussi quelqu'un qui aide énormément l'équipe, qui veut faire marquer, qui va marquer aussi. Après, chacun pense ce qu'il veut et vote ce qu'il veut. Si tu aimes bien Ousmane Dembélé, c'est bien, si tu ne l'aimes pas, la vie continue. On verra bien.

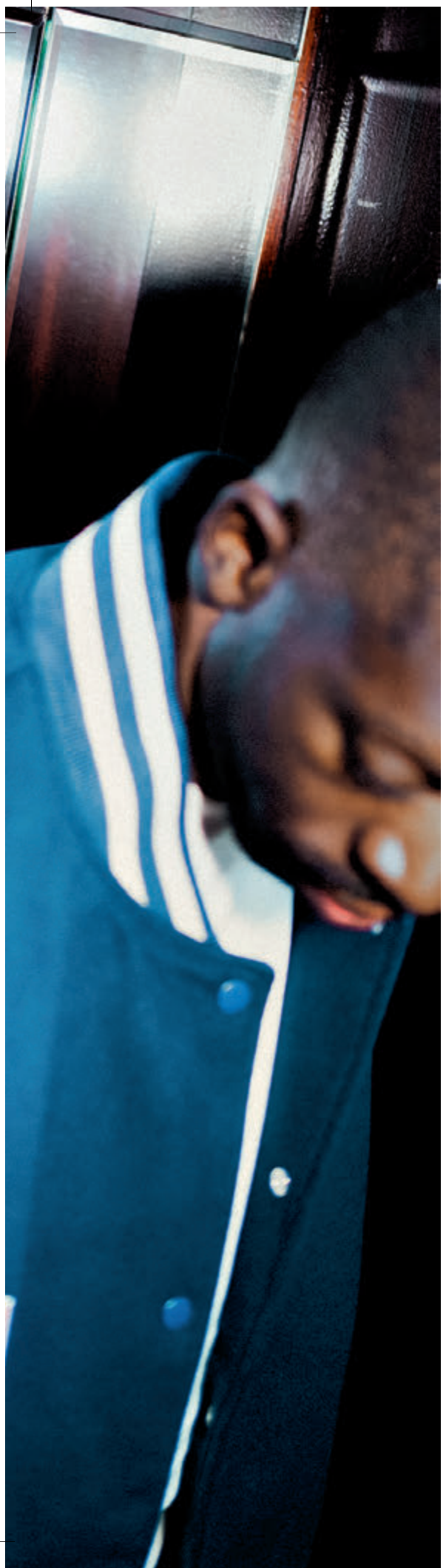
On sait que vous êtes très proche de Kylian Mbappé et que vous pouvez être un peu chambreur. Est-ce que vous le taquinez en lui disant que vous pouvez le gagner avant lui ou alors vous n'osez pas trop aborder ce sujet ?
Non, non, on n'en a pas parlé, on ne se chambre pas sur ça. Avec Kylian, on s'est toujours dit que remporter des titres collectifs était le plus important si tu veux gagner le Ballon d'Or. La clé, c'est d'aller au bout dans les grandes compétitions et de faire une grande saison. Si tu fais ça, tu as la possibilité d'être sacré. On se concentre sur ça, rien de plus.

Encore en début de saison, on évoquait votre maladresse devant le but. Et puis, vous les avez enchaînés. Au-delà de votre replacement dans l'axe, y a-t-il une explication rationnelle à cette nouvelle lucidité ?
C'est un tout. Il y a bien sûr le placement sur le terrain en tant que numéro 9. Les efforts ne sont pas les mêmes qu'au poste d'ailier. Quand tu arrives devant le but, tu es un peu plus frais. Parfois, tu n'as plus qu'à finir, mettre un but en « tap-in » comme on dit, et j'aime beaucoup ! Ça m'a réussi de passer dans l'axe. Je suis encore plus lucide devant le but. C'est aussi une question de confiance et de mental. Depuis le début de la saison, comme je le dis avant chaque match à mon entourage, j'annonce : « Aujourd'hui, je vais marquer trois buts. » Après, je vais peut-être en marquer un, deux ou zéro. Mais, à chaque match désormais, je me dis qu'il faut que je marque trois buts. Et si c'est un ou deux, c'est bien aussi !

Avez-vous plus faim ?
Oui, j'ai encore plus faim, et ça s'est vu. J'avais dit en début de saison que je voulais être décisif, que je voulais marquer beaucoup plus de buts et ça s'est produit aussi grâce à mes coéquipiers qui m'ont très bien servi. Ils ont accompli un travail formidable. Et moi, je me sens en con- •••

“Chacun vote ce qu'il veut. Si tu aimes bien Ousmane Dembélé, c'est bien, si tu ne l'aimes pas, la vie continue...”

PARIS
SAINT - GERMAIN



“J’ai changé beaucoup de choses dans mon quotidien. J’étais pro, mais je le suis encore plus”

••• fiance. Quand tu marques le samedi, trois jours après, tu as toujours envie de marquer et la semaine suivante tu as encore envie de marquer. Voilà, ça ne s’arrête pas.

Dans l’axe, on a pu apprécier vos qualités de finisseur et de passeur. Or, vous avez toujours été vu comme un dribbleur durant votre carrière, un joueur spectaculaire, qui aime provoquer avec le ballon. Où vous amusez-vous le plus ?
Je prends beaucoup de plaisir à jouer en tant que numéro 9. Il y a des matches où j’ai joué en pur 9, dans le dos du défenseur, où tout ce qui m’importait, c’était de me retrouver devant le but. Il y a aussi eu énormément de matches, surtout ces deux derniers mois, où j’ai joué comme 9 qui décroche au milieu pour créer le surnombre. J’aime beaucoup les deux rôles, je peux alterner. Je suis quelqu’un qui m’adapte très vite. Ce poste axial, je l’ai connu à mes débuts professionnels. Quand je touche le ballon à ce poste, je n’ai qu’un ou deux joueurs à éliminer avant de pouvoir marquer ou faire marquer. Alors qu’à droite, en tant qu’ailier, il faut parfois passer ton vis-à-vis, le latéral gauche, le milieu qui vient sur toi, le défenseur central… Tu arrives devant le but et tu n’as plus toute ta lucidité. C’est donc beaucoup plus facile pour moi quand je joue dans l’axe.

Hugo Ekitike a dit dans *L’Équipe :* « Il a trouvé un petit truc dans son quotidien qui a tout changé, peut-être dans la rigueur. » Qu’est-ce que cela veut dire ?
C’est normal quand tu prends un peu d’âge. Je ne suis plus tout jeune, j’ai 28 ans maintenant. Plus les années passent, plus tu mûris, plus tu es posé. En plus, si tu as des responsabilités, c’est encore mieux. J’ai changé beaucoup de choses dans mon quotidien. Sur le terrain et en dehors, avec mon préparateur physique, les kinés. Ça m’a permis d’être beaucoup plus performant, en particulier ces deux dernières années.

Vous diriez que vous êtes plus pro ?
C’est ça. Un peu plus pro. J’étais pro, mais là je le suis encore un peu plus. Maintenant, même les jours de repos, j’aime aller au centre d’entraînement, récupérer, travailler avec les kinés. Avant, je rentrais chez moi, je jouais à *NBA 2K (un jeu vidéo),* je regardais un peu la télé. J’étais plus jeune aussi, c’est normal. Mais, au bout d’un moment, tu le payes cash et je l’ai vu surtout à Barcelone. Je suis arrivé là-bas jeune, j’y ai joué de 20 à 26 ans, j’ai connu beaucoup de pépins physiques. J’y ai appris beaucoup de choses, ça m’a servi. Désormais, je connais beaucoup mieux mon corps et, du coup, je me blesse moins. Je sais quand ça va bien, mais aussi quand il faut que je ralentisse, quand je dois doser à l’entraînement.

On vous a souvent vu cette saison multiplier les courses pour revenir défendre ou lancer le pressing, encore face à l’Inter sur le gardien Yann Sommer. Les attaquants n’aiment généralement pas ça, mais on a l’impression que cela ne vous dérange pas, au contraire…
C’est vrai. Avec un coach comme Luis Enrique, de toute façon, tu sais que si tu ne défends pas, tu vas aller sur le banc, quelqu’un va prendre ta place. Pour moi, un attaquant ne doit pas tricher, il doit faire tout le temps les efforts, que ça soit défensif ou offensif, pour aider l’équipe, et pas seulement lorsqu’on attaque. C’est grâce à ça que le Paris-Saint-Germain est devenu champion d’Europe : tout le monde a défendu et tout le monde a attaqué. Prenez Achraf Hakimi : il a marqué en quarts de finale, en demies et en finale, alors que c’est un défenseur. Il défend, il attaque, il fait énormément d’efforts. Moi aussi. Le coach est venu me parler en début de saison. Il m’a dit que je devais montrer l’exemple aux plus jeunes, que c’était moi le premier défenseur de l’équipe. Le message est passé. Du début jusqu’à la fin de la saison, j’ai tout fait pour aider l’équipe à gagner des titres. •••

••• Vous renvoyez l'image de quelqu'un plutôt insouciant mais aussi altruiste. Désiré Doué disait dans *L'Équipe* : « Il m'a beaucoup aidé dans mon intégration au PSG et il le fait en équipe de France maintenant. Il est comme un grand frère pour moi. » On sait que le monde du football peut parfois être dur, concurrentiel. Comment faites-vous pour maintenir cet état d'esprit ?
Pour moi, c'est hyper important. Quand j'ai débuté au Stade Rennais, des joueurs plus âgés m'ont aidé. Notamment Cheikh M'Bengue, Steven Moreira. Ensuite, moi aussi, j'ai toujours eu envie d'aider mes coéquipiers. Le football, c'est un travail d'équipe. Si tu ne penses qu'à toi, ce n'est pas possible, tu ne peux pas gagner. Pour moi, c'est normal d'aider les plus jeunes. En plus, Désiré c'est un petit gars de Rennes. *(Rires.)* Mais j'aide tout le monde, que ce soit les Titis ou ceux qui viennent de l'étranger comme Joao Neves. Il a 20 ans, mais on a l'impression qu'il en a 30 !

Doué vous fait-il penser à Lamine Yamal, que vous avez vu arriver dans le groupe pro au Barça ?
Franchement, les deux sont aussi forts. Lamine Yamal, tout le monde parlait déjà de lui dès son plus jeune âge à Barcelone. Quand il est arrivé en professionnel, on a compris qu'il était exceptionnel et il a pris une autre dimension. À l'entraînement, il dribblait, il faisait marquer, il marquait aussi. Pour parler de Désiré, son intégration n'a pas été facile au départ, il a fallu qu'il assimile une nouvelle philosophie, puis, petit à petit, il a complètement explosé. C'est quelqu'un de très professionnel, d'intelligent, sérieux et qui est à l'écoute. Il va aller très loin, car, en plus, il a un entourage incroyable. Son père est quelqu'un de très intéressant, il a énormément de choses à raconter.

On dit que la véritable star au PSG cette saison, c'est Luis Enrique. Êtes-vous d'accord ?
Oui, c'est lui le patron, c'est lui qui décide, si tu es bon tu joues, si tu n'es pas bon tu ne joues pas. Si tu ne fais pas les efforts, tu vas sur le banc de touche. Il a ramené cette mentalité au Paris-Saint-Germain. Il a complètement raison, c'est grâce à ça qu'il a créé ce collectif-là, qu'on est beaucoup plus forts et qu'on pense tous au groupe avant de penser à soi-même. C'est le chemin à suivre si on veut remporter encore de grands trophées. Il y aussi l'aspect tactique : c'est un très, très grand entraîneur qui a gagné à Barcelone, qui a des idées. Qu'elles te plaisent ou non, il ne va jamais y renoncer.

"Le coach est venu me parler en début de saison. Il m'a dit que c'était moi le premier défenseur de l'équipe"

Comment a-t-il fait durant cette saison, et surtout avant les grands matches, pour vous inculquer une telle confiance en vous ?
C'est un entraîneur qui possède une grande expérience, qui avait déjà remporté une Ligue des champions il y a dix ans. Il dit que le football, ce n'est pas la guerre, ça reste un match, qu'il faut contrôler ses émotions. Il nous demande de ne pas être à 200 %, mais bien à 100 %. Il faut être motivé, mais ne pas être dans la surmotivation. Avant la finale, il nous a aussi dit de prendre du plaisir car ce sont des moments que l'on ne va peut-être jamais revivre dans une carrière, il faut en profiter. Il a toujours l'air détaché, ce qui donne parfois l'impression qu'il s'en fout, mais c'est complètement faux car c'est quelqu'un qui a de l'ambition. Cela ne l'empêche pas de rester très mesuré, de toujours avoir le sourire et de consacrer toute son énergie à l'équipe. Il est focalisé sur le collectif et non pas sur les stars.

On vous en a déjà beaucoup parlé, mais en cours de saison, il a évoqué votre mise à l'écart contre Arsenal en première phase de C1 *(0-2, le 1er octobre 2024)* comme un moment fondateur pour vous. Êtes-vous d'accord ?
Je ne sais pas. On ne s'est pas disputés, il a fait un choix et voilà. Comme je l'ai dit, c'est surtout l'équipe qui a élevé le niveau durant la seconde partie de saison et c'est ce qui a fait que j'ai été performant. Ça n'a rien changé pour moi *(cette mise à l'écart).* Dès le début de la saison, je voulais marquer des buts, délivrer des passes décisives, être là pour l'équipe.

Les observateurs situent la bascule de la saison du Paris-Saint-Germain lors de la rencontre face à Manchester City à 0-2. Est-ce également votre avis ?
Je suis d'accord. Depuis, on a gagné quasiment tous nos matches. Lorsqu'on affronte Manchester City *(22 janvier, 4-2),* on était vingt-sixième au classement général de la Ligue des champions. On devait gagner. Quand tu es mené 2-0 après presque une heure, c'est la catastrophe. Ce petit pont de Barcola, cette passe qu'il me met *(sur le but du 1-2),* ça nous a donné confiance et je pense que c'est ce match qui a tout fait basculer. Et une fois qu'on a éliminé Liverpool, en huitièmes, on s'est dit : « C'est bon, on peut aller au bout. » Contre Aston Villa au retour *(quarts, 2-3, le 15 avril ; aller : 3-1),* je n'ai pas douté, j'étais certain qu'on allait se qualifier. Même si c'était un moment chaud, où les vieux démons du PSG sont ressortis.

Le 13 juin 2017, vous marquiez votre premier but en équipe de France contre l'Angleterre *(3-2).* Il n'y en a eu que six autres, malgré des titres. Est-ce que vous vous dites que vous devez rattraper le temps perdu en termes de statistiques et d'influence ?
Oui, c'est ça, il y a encore une page à écrire chez les Bleus. J'ai bien commencé en 2017, j'ai fait de bons débuts, mais après je n'ai vraiment pas été régulier. J'ai été remplaçant sur certains matches, je n'étais pas titulaire à la Coupe du monde 2018. Dans un an, il y a le Mondial aux États-Unis *(co-organisateur avec le Canada et le Mexique).* J'ai aussi cette volonté de faire quelque chose de grand avec ce maillot. J'ai envie d'être tranchant, d'être •••

"Désiré *(Doué),* son intégration n'a pas été facile, puis, petit à petit, il a explosé"

Ousmane Dembélé

A l'hôtel *Fouquet's*, l'attaquant du PSG et des Bleus s'est prêté au jeu du shooting photo avec Théo Saffroy.

Après avoir présenté la coupe à Roland-Garros, Ousmane Dembélé s'est confié à *France Football*.

"Je tire mieux du pied droit que du gauche. En revanche, j'ai une meilleure conduite de balle avec le gauche"

••• un leader sur et en dehors du terrain. Je suis l'un des plus anciens en sélection, il faudra montrer l'exemple.

Vous allez enchaîner maintenant avec la Coupe du monde des clubs. Vous n'arrêtez jamais *(depuis, il s'est blessé en bleu et manquera, au moins, le premier match contre l'Atlético)*...

Oui, c'est un rythme de dingue. C'est comme ça, c'est le football et j'aime ça. Avec le Paris-Saint-Germain on veut gagner tous les trophées possibles. La Coupe du monde des clubs est un objectif. On doit avoir cette mentalité, c'est ce que le coach nous répète chaque jour. On doit vite se reconcentrer. D'autant qu'on a un groupe compliqué avec l'Atlético de Madrid, qui nous a battus en Ligue des champions *(1-2, le 6 novembre 2024)*. C'était le pire match de la saison pour nous. On va voir ce que ça va donner. Je pense que ça sera une très belle Coupe du monde des clubs.

En tant que champion d'Europe en titre, vous allez être attendus au tournant.

Le président nous l'a dit, il faut continuer à travailler, à gagner des titres avec ce groupe, qui est tout jeune. C'est la mentalité de ce club, l'état d'esprit du coach aussi au quotidien. On a encore quatre ou cinq ans devant nous pour aller prendre un maximum de trophées. On va à la Coupe du monde des clubs pour gagner.

Pour finir, pouvez-vous nous aider à résoudre l'un des grands mystères du football : avez-vous plus confiance en votre pied gauche ou en votre pied droit ?

Mon pied gauche... Non, en fait, je ne sais pas. C'est difficile à dire parce que je tire mieux du pied droit que de l'autre. En revanche, j'ai une meilleure conduite de balle avec mon pied gauche. Je n'arrive pas trop à conduire le ballon avec mon pied droit, il m'échappe. Mais c'est pas mal d'avoir les deux pieds !" ⬢ V. G. et F. To.

Making of

Lieu
Paris VIII[e], 2 juin, dans une suite de l'hôtel *Fouquet's* à deux pas des Champs-Élysées, où le PSG défilait la veille.

Durée
Timing serré entre la présentation de la coupe d'Europe à Roland-Garros et son départ pour Clairefontaine. Mais promesse tenue : un peu plus d'une heure, photos et vidéos comprises.

Boisson consommée
De l'eau.

Autres personnes présentes
En essayant de ne pas en oublier : son agent Moussa Sissoko, un ami de longue date Moustapha Diatta dit "Mouss", son responsable relation presse Roberto Trevino, un garde du corps, le responsable de la communication sportive et des relations presse du PSG Julien Maynard, le directeur de la rédaction de *L'Équipe* Matthias Gurtler et Antoine Ronté à la vidéo.

Le titre qu'il donnerait à son interview
"Fier et heureux d'avoir marqué l'histoire du Paris-Saint-Germain."

Les trois interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Frenkie de Jong, William Saliba et Pacho. Il a des choses à raconter. Il est timide, mais intéressant !"

OFFRE EXCEPTIONNELLE D'ABONNEMENT

FRANCE FOOTBALL
À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

+

L'ÉQUIPE

1 AN

99€

au lieu de ~~179€~~

plus de **44 %** de réduction

Recevez FRANCE FOOTBALL, chaque mois chez vous.

+

Bénéficiez de l'abonnement à L'ÉQUIPE numérique.

- **France Football livré** directement **chez vous,** chaque mois.
- + **Tous les articles** de L'Équipe numérique **en illimité.**
- + Le journal **L'Équipe et ses hors-séries** en version numérique.
- + **Le meilleur du foot international en direct vidéo** sur la chaîne L'Équipe live foot : Matches internationaux, Serie A, Coupes d'Espagne et d'Italie.
- + Accès à **toutes nos créations originales L'Équipe explore :** documentaires, podcasts et longs-formats.

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Service abonnement France Football - Libre réponse 73783 - 60647 Chantilly Cedex.

☑ **Oui**, je m'abonne 1 an pour 99 € au lieu de ~~179~~ €.

Offre 1 an : 12 nos de France Football + l'abonnement L'Équipe numérique pendant 12 mois.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de nos partenaires par courrier postal, cochez cette case ☐

E-mail **indispensable pour vous donner accès à l'abonnement L'Équipe numérique** et au programme de fidélité :

..... @ .....

☐ J'accepte que L'Équipe, éditeur de France Football, m'adresse les offres de ses partenaires.

☐ **Je règle par carte bancaire**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football**

Date et signature obligatoires

Offre valable jusqu'au 30-09-2025 en France métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés de France Football et de L'Équipe numérique. Tarif normal : 179€ pour 1 an. France Football, supplément de L'Equipe, ne peut être vendu séparément. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.lequipe.fr/cgv Les informations recueillies sont destinées à L'Équipe et aux sociétés de son groupe éditeur de France Football pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir de participer à des jeux-concours et à des études et nous permettre de communiquer avec vous. Selon l'expression de vos choix, vous pourrez être recontacté directement par eux par voie postale. Conformément à la législation, vous disposez de droits que vous pouvez exercer à l'adresse e-mail dpo@amaury.com ou par courrier à DPO Groupe Amaury – 40-42 Quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne Billancourt cedex. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter notre charte des données personnelles à l'adresse https://www.lequipe.fr/politique-confidentialite/

L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF2025**

Autoportrait

FLORIAN THAUVIN

"J'AIMERAIS JOUER JUSQU'À 40 ANS"

Le champion du monde et ancien attaquant de l'OM, qui vient de passer deux saisons et demie à l'Udinese, revient de manière intime sur sa vie et sa carrière. Il semble aujourd'hui épanoui après avoir perdu, à un moment, le goût du foot.

Par
Thomas Simon, à Udine (Italie)

Photos
Sébastien Boué/L'Équipe

Autoportrait

Même s'il n'a joué que sept minutes lors du Mondial 2018 (en 8es face à l'Argentine), Florian Thauvin estime "mériter" ce titre de champion du monde.

Après une expérience compliquée au Mexique, le Français a fait son retour il y a deux ans en Europe, à l'Udinese, avec un esprit revanchard.

Mon grand frère
"J'étais un peu la mascotte, un ovni"

"Guillaume, six ans de plus que moi, m'a appris la vie, les vices de la vie aussi. Il m'a aidé dans ma construction d'homme. Quand tous les jours, entre guillemets, tu prends des roustes et que tu reviens le lendemain, ça forge un mental. Ç'a été primordial en centre de formation, où il a fallu affronter l'éloignement déjà, mais également la méchanceté de garçons au moment de l'adolescence, la concurrence, l'intimidation avec du bizutage et des clashes verbaux. J'étais préparé, ça n'allait pas me faire peur, ni perdre mes moyens. Mais s'il n'avait pas fait de moi un homme, je n'aurais pas pu résister. Avec mon frère et ses copains, tu avais un gage quand tu perdais au foot ou à des jeux : c'était enfermer le perdant dans le garage et éteindre la lumière… Je perdais souvent, donc je ramassais. Parfois, ils s'amusaient à organiser des combats entre les petits frères. Je faisais un peu de muay thaï à la maison avec Rudi, un copain, que j'ai fini par rejoindre à son club pour quelques entraînements.

Attention, il n'y a pas eu que des coups. Mon frère s'est également beaucoup occupé de moi. Il m'emmenait faire de la moto, me sortait le soir avec ses potes, m'a fait manger mes premiers kebabs… Des trucs importants pour un gamin. Je me sentais vraiment protégé. J'étais d'ailleurs le seul petit parmi les grands. J'étais un peu la mascotte du groupe, un ovni, parce que je jouais bien au foot, parce que j'étais aussi le petit capable de cabrer avec un moto-cross. Mes pieds ne touchaient même pas le sol quand j'étais assis sur la machine, on me portait pour que je monte et que je descende. L'été, je pouvais rester plus longtemps dehors. J'ai tout vu. J'ai même fait des choses que je n'aurais jamais dû faire à mon âge."

"Mon frère s'est beaucoup occupé de moi : il m'emmenait faire de la moto, m'a fait manger mes premiers kebabs"

Ma paternité
"La pression pour qu'il naisse le même jour que Cristiano et Neymar"

"Mes parents ont divorcé lorsque j'avais 10 ans. Du jour au lendemain, famille éclatée et divisée, ça m'a bouleversé. Il y a de la tristesse, ce sont des moments douloureux. Je ne leur en veux pas. Quand ça va mal dans un couple, c'est parfois mieux pour les enfants de se séparer. Se crier dessus tous les jours n'est pas le bon exemple. Ma mère a gardé la maison. Un week-end sur deux, j'allais chez mon père. Le foot était à ce moment-là mon échappatoire, et puis j'entre au centre de préformation à Châteauroux, à 13 ans. Après avoir connu ça, mon rêve d'adulte était d'avoir une famille unie, soudée. C'était mon objectif de vie, je me le suis promis. J'étais pressé d'avoir des enfants et, si j'avais pu, j'en aurais eu plus tôt. Ma femme, là-dessus, était plus mature et elle a bien géré. Pour Alessio, notre aîné, elle est entrée à l'hôpital à Monaco le 5 février 2020, à 10 heures. Moi, super content : « Il va naître le même jour que Cristiano Ronaldo et Neymar. »

Alexey Filippov/Sputnik/Icon Sport - Mattia Radoni/IMAGO/PSNEWZ

Sébastien Bouë/L'Équipe

À 32 ans, le joueur, passé notamment par Bastia, se dit aujourd'hui apaisé, moins caractériel qu'à ses débuts.

Florian Thauvin
32 ans. Né le 26 janvier 1993, à Orléans. Attaquant. 1,79 m ; 70 kg. International français (10 sélections, 1 but).

Parcours
Grenoble (2010-2011), Bastia (2011-2013), Lille (juin 2013-septembre 2013), Marseille (2013-2015 puis janvier 2016-2021), Newcastle (2015-janvier 2016), Tigres UANL (2021-janvier 2023), Udinese (depuis janvier 2023).

Palmarès
Coupe du monde 2018 ; Mondial des moins de 20 ans 2013 ; Ligue 2 2012.

Mais c'est le premier, ça prend du temps. Elle est entrée en salle d'accouchement à 23 heures. Je mettais la pression à tout le monde pour que ça se fasse avant minuit. Le personnel médical savait pourquoi. On a rigolé. J'encourageais Charlotte *(Pirroni)*. Et il est arrivé à 23 h 53. Vu qu'il est né ce jour-là, j'ai la conviction et l'espoir qu'il sera un phénomène comme eux. J'aimerais qu'il fasse mieux que moi. Il est le plus beau cadeau que la vie m'ait fait. Mais, d'un autre côté, sa naissance a développé quelques phobies, des angoisses que je n'avais pas avant. Je ne supportais plus d'aller en stage, en mise au vert ; je ne montais plus sur les motos, je roulais moins vite en voiture, je ne voulais plus prendre l'avion. À ce moment-là, le foot n'était plus ma priorité. Mon fils devait passer avant. Pour notre deuxième garçon, Leandro, ma femme est entrée à l'hôpital le 25 octobre 2024, mais mon numéro c'est le 26, je suis né un 26 *(janvier)*, je le portais à l'OM, donc je lui ai dit cette fois : « Prends ton temps, si ça passe minuit, c'est bien *(il est né à 5 h 50)*. » J'avais peur de ne pas être capable de lui apporter autant d'amour qu'à son grand frère, mais ça s'est fait naturellement."

"À la naissance de mon premier enfant, j'ai développé quelques phobies, des angoisses que je n'avais pas avant"

Mes grands-parents
"Pêche à la grenouille, champignons, escargots…"

"À Ingré *(Loiret)*, j'habitais dans une maison à 50 mètres de chez ma grand-mère Dyonisia et mon grand-père, Marciano, immigrés arrivés d'Espagne à l'âge de 20 ans. Donc on était tous les jours ensemble. Mes parents travaillaient, ma grand-mère m'emmenait à l'école, me ramenait et le mercredi, je passais toute la journée chez eux. Mon grand-père travaillait dans son jardin, il prêtait beaucoup d'attention aux fleurs. Quand il voyait le ballon partir dedans, il devenait fou, haussait le ton, m'engueulait… et s'en voulait immédiatement. Il était tellement gentil. Ma grand-mère me faisait toujours un riz jaune avec de la viande. La place du bout de table était celle de mon grand-père. Quand je venais manger, il me la laissait. Ils se débrouillaient en français mais entre nous, à la maison, c'était en espagnol. C'est avec eux que j'ai appris la langue. Mon grand-père avait acheté une ferme qu'il a retapée en Vendée. On y passait nos vacances. Avec lui, j'allais à la pêche à la grenouille, aux champignons, aux escargots."

Mes doutes
"Au Mexique, j'ai touché le fond"

"Quand je décide de partir au Mexique *(en 2021)*, j'en ai besoin. Mais le message que j'envoie, c'est que je ne suis plus un compétiteur. Je me suis manqué de respect. Je m'étais peut-être habitué à être un joueur de l'OM, à trouver ça normal, alors que ça ne l'est pas. Le club *(Tigres)* s'est mal comporté avec moi mais j'y ai connu un peuple et des supporters fantastiques. Au Mexique, j'ai touché le fond. Qu'on remette en cause mon niveau jusqu'à me virer, c'était difficile à accepter. Là-bas, ça n'a duré qu'un an et demi. C'est quoi dans une •••

Autoportrait

Sébastien Boué/L'Équipe

••• carrière ? Quand ça s'est fini, aucun club français n'est venu *(Lens, par l'intermédiaire de Jean-Louis Leca, l'a sollicité après ses premiers mois en Serie A)*, comme si rien n'avait existé avant, comme si je ne pouvais plus jouer. Ça m'a fait mal mais ça m'a aussi redonné la dalle et ce côté revanchard.

Le jour où je laisse les miens pour Udine, ç'a été très, très compliqué. Je n'arrivais pas à gérer mes émotions. À mon réveil, je vais aux toilettes, mon fils monte et je baisse la tête pour qu'il ne voie pas mes larmes. J'ai pleuré pendant presque quatre heures. Quand j'étais dans le dur, j'étais pressé que ma carrière s'arrête. Maintenant, c'est l'inverse, j'aimerais jouer jusqu'à 40 ans. Donc c'est travail en salle, récup', préparation mentale. Le nutritionniste du club m'a mis un chef à domicile : plus de gluten, plus de sucre, plus de lactose, plus d'oignons."

Mon image

"L'étoile de champion du monde, je la mérite entièrement"

"Je suis convaincu qu'on a été trop dur avec moi. Dès le début, on s'est trompé à mon sujet avec l'épisode de Lille. Évidemment, aller au clash avec son club et ne plus s'entraîner n'est pas la meilleure solution, mais j'ai été aspiré par le système et je n'avais ni l'expérience ni les personnes autour de moi pour m'aider. Par la suite, oui, j'ai pu avoir aussi une attitude limite, mal parler, des réactions à chaud, caractérielles. Je suis très émotif. Et j'ai ma part de responsabilité. Mais on apprend de ses erreurs. Je ne me suis pas cru au-dessus des autres mais, quand je suis en désaccord, je n'ai pas ma langue dans ma poche. Je fais partie de l'histoire du football français. Je suis dans le top 15 *(13e, juste devant son ex-coéquipier Dimitri Payet)* des meilleurs buteurs de l'OM.

"Je fais partie de l'histoire du foot français : je suis dans le top 15 des meilleurs buteurs de l'OM"

L'international français a fait deux passages remarqués à l'OM où il a inscrit 86 buts en 281 matches.

Pierre Lahalle/L'Équipe

Ce n'est pas rien, même si mon grand regret est de ne pas avoir remporté de trophée avec Marseille. J'ai gagné deux Coupes du monde, une en moins de 20 ans, une en A.
Des champions du monde français, il n'y en a que 45. Je n'ai pas besoin qu'on m'aime, je veux qu'on soit juste avec moi. En 2017-2018, je suis parmi les joueurs les plus décisifs d'Europe *(26 buts, 18 passes en club, toutes compétitions confondues)* derrière l'intouchable Lionel Messi. Et en faisant une saison comme ça, j'ai une entrée en jeu de sept minutes au Mondial. Ma place dans le groupe France était incontestable. Je suis un joueur offensif à qui on demande d'être décisif, à ce moment-là qui fait mieux ? Alors, quand on me met dans la figure : « Ouais, t'es champion du monde mais t'as pas joué… » L'étoile, je la mérite entièrement."

Mes amis

"On a profité de ma gentillesse, je me suis fait avoir…"

"Steve *(Mandanda)*, quand il se blesse juste avant la Coupe du monde 2014 *(lors de l'ultime journée de L1)*, c'est comme si

"Quand Steve *(Mandanda)* s'est blessé avant la Coupe du monde 2014, j'ai dormi sur un brancard à côté de lui"

c'était moi qui m'étais blessé. La liste *(des Bleus)*, on l'avait regardée et fêtée ensemble. À partir du moment où il va la rater, sa tristesse, c'est ma tristesse. Je le raccompagne à sa sortie du terrain sur civière. Puis, je le rejoins à l'hôpital. Comment je peux faire pour estomper sa peine ? La question ne se pose pas : « Je ne pars pas en vacances, je reste avec toi. » Il a mal, il souffre, et il faut qu'il digère. C'est dur de trouver les mots. « T'as besoin de quoi, je t'apporte à manger, je vais te chercher un truc, des habits ? » On regarde un film, on se raconte des histoires, jusqu'à ce que le sommeil nous emporte. J'ai dormi sur un brancard à côté de lui. Avec Steve, on a habité ensemble pendant un long moment. Je me dévoue entièrement pour un ami.
C'est aussi ce qui m'a valu de commettre des erreurs avec mon entourage. On a profité de ma gentillesse, je me suis fait avoir et on m'a trahi. Mais sans regret car j'estime avoir agi avec le cœur. Ce sont les personnes qui en ont profité qui sont mauvaises. Je remercie toutes les personnes qui m'ont permis d'avancer sur mon chemin, qu'elles y soient encore ou pas.
À l'Olympique de Marseille, j'ai vécu des moments d'exception avec Abou Diaby, Lassana Diarra, Patrice Évra. Pat', le jour où il met son coup de pied *(à un supporter marseillais avant le match face à Guimaraes, le 2 novembre 2017)*, on était monté parler dans sa chambre avec Steve. Et Pat' racontait : « Parfois, j'ai l'impression que le diable vient à l'intérieur de moi, j'ai des réactions bizarres. » Donc ensuite quand il fait ce geste, avec Steve on se regarde et on se comprend. Quand on revient dans le vestiaire, on va voir Évra et, même si la situation est chaotique avec ce qu'il vient de se passer, on ne peut pas s'empêcher de partir en fou rire. « Mais Pat', là, en fait, le diable s'est emparé de ton corps… » ⬢ T. S.

LE CORNER, SI MODERNE

Longtemps négligé, le coup de pied de coin est devenu un sujet d'analyse et d'entraînement approfondi, avec des stratégies innovantes. Entraîneurs et chercheurs décortiquent les grandes tendances, chiffres à l'appui. Par Luc Herincx

En 2013, l'ouvrage statistique *The Numbers Game* soulignait l'inutilité des corners. Mais Ian Graham aime la contradiction. À Liverpool, il préconisait de passer plus de temps à travailler cette phase arrêtée. L'ex-directeur de la recherche des Reds (2012-2023) fut l'un des pionniers du changement de paradigme. La saison dernière, en Premier League et en Bundesliga, la barre des quatre buts pour cent corners tirés (4,2 %) a été franchie pour la première fois – contre 3,3 % en 2015-2016, selon Opta. Un maigre ratio à première vue. Mais "une équipe qui possède le ballon au milieu du terrain a moins de 1 % de chance de marquer. Donc, si vous me demandez de choisir, je vais plutôt prendre un corner", tranche Ian Graham. Une autre donnée pour appuyer l'avis du Britannique : plus d'un but sur dix dans les cinq grands Championnats européens vient d'un coup de pied de coin.

Ces dernières années, des combinaisons inédites ont fleuri, les analyses vidéo sont devenues incontournables et, surtout, des spécialistes des coups de pied arrêtés ont investi les staffs des grandes équipes. Certains d'entre eux ont accepté de livrer les clés de compréhension des corners modernes. Une matière à la lisière du secret militaire.

MIDTJYLLAND, LA RÉFÉRENCE

"On travaille plus cet aspect que quand j'étais joueur", confirme d'emblée Bruno Grougi, spécialiste du domaine à Brest (8 buts sur corner en L1 cette saison). "On incorpore les phases arrêtées dans chaque séance, explique Martin Mark, le responsable dédié pour Midtjylland, équipe danoise référence en Europe dans ce secteur de jeu depuis une décennie. On commence toujours par un coup de pied arrêté qu'on a préparé en amont avec la vidéo. Puis, à l'approche du match, on va individualiser l'entraînement. On fait travailler le tireur, les bloqueurs offensifs, par petits groupes."

Puisque la méthode nécessite une vraie organisation, un ou plusieurs joueurs sont désignés pour incarner le leadership sur corner. "Ils sont six, détaille Martin Mark. Je ne suis pas leur boss : on discute, je les laisse s'exprimer et on décide d'un plan ensemble." Que les joueurs seront en mesure d'adapter. "Chez nous, ce sont des joueurs très matures, raconte Bruno Grougi, qui s'appuie notamment sur Kenny Lala et Brendan Chardonnet. Avant chaque coup de pied arrêté, ils ont un

Declan Rice compte parmi les principaux artificiers d'Arsenal, une des meilleures formations d'Europe sur corner.

Alexis Réau/L'Équipe

coup d'œil vers le banc." Ces "capitaines" de corner sont essentiels dans la mesure où des schémas sont établis en amont. "Pour le tireur, c'est plus rassurant de savoir qu'il a une zone à aller chercher", poursuit le Brestois. Pour Ian Graham, il faut multiplier les stratégies car, "avec seulement un ou deux schémas, même si vous les changez à chaque match, l'adversaire s'adaptera facilement".

Il y a quelques années, Midtjylland misait sur une dizaine de combinaisons. Après des études plus approfondies, les Danois ont changé d'approche. "Les stats montrent que les chances de marquer ne sont pas meilleures avec dix dispositifs plutôt que trois, précise Martin Mark. Il est préférable d'en maîtriser parfaitement quelques-uns. On a trois schémas pour chaque rencontre, mais ils ne seront pas les mêmes toute la saison. Après un succès, on va en garder un et en inventer deux nouveaux pour le match suivant, par exemple."

RENTRANT OU SORTANT ?

Une question divise les experts : un corner rentrant est-il plus efficace qu'un sortant ? Cette

Les "capitaines" de corner, des maillons essentiels

saison, Brentford, 98, 6 % de corners tirés rentrants, Arsenal (97, 7 %), et Aston Villa (85, 6%) semblent avoir tranché. "Ce sont les meilleures équipes sur coups de pied arrêtés, selon Martin Mark. Avec un bon tireur, il ne fait aucun doute qu'un corner rentrant est plus dangereux qu'un corner sortant. On aimerait aussi tous les tirer rentrants mais on manque parfois d'un gaucher pour cela."

Longtemps du même avis, Ian Graham nuance aujourd'hui : "Quand on a enfin eu des données plus précises, un collègue s'est penché sur les probabilités de but dans les quinze secondes suivant un corner. Il y a très peu de différence d'efficacité entre un rentrant et un sortant. Pour marquer dans les cinq premières secondes, un corner rentrant est bien plus efficace. Mais la plupart des corners rentrants sont des échecs, il y a beaucoup plus de chances d'arriver à toucher un coéquipier avec un corner sortant ! Cela peut alors mener à un second ballon qui crée du danger".

D'accord avec cette analyse, Bruno Grougi va donc plutôt s'intéresser à l'état de forme de ses tireurs : "Par exemple, si (*Mathias*) Pereira Lage a fait une passe décisive au dernier match, je vais surfer là-dessus, m'appuyer sur sa confiance pour le faire tirer". •••

Les gardiens peuvent être mis à rude épreuve face à certaines équipes qui privilégient les corners rentrants. Sur la pelouse de Liverpool, Gianluigi Donnarumma, pas toujours maître dans le domaine aérien en début de saison, s'en est tiré sans encaisser de but.

"Les corners courts sont le futur. On en joue déjà plus de cette façon" Martin Mark, Midtjylland

METTRE LA PRESSION AUSSI SUR LES SECONDS BALLONS

Si Martin Mark, lui, se montre aussi certain de l'efficacité des corners rentrants, c'est qu'ils disposent d'une force supplémentaire : "Le défenseur dégage moins loin. Ces quelques mètres gagnés sont importants car, derrière, on va laisser nos défenseurs centraux dans la boîte au moins quarante voire soixante secondes avec la volonté de récupérer le ballon en pressant comme en hockey sur glace, avec une marée humaine autour de la surface pour centrer le plus vite possible". Rarement comptabilisés ainsi dans les stats, Midtjylland inscrit la plupart de ses buts sur corner dans ce deuxième temps. Une stratégie aussi employée par Lyon, d'après l'analyse de Bruno Grougi : "J'ai remarqué que (*Rayan*) Cherki ne met pas beaucoup de force pour centrer au premier poteau, où (*Ainsley*) Maitland-Niles met la pression pour récupérer le second ballon. Le Sparta Prague (*2-1, le 6 novembre*) avait aussi essayé de nous le faire en Ligue des champions". Une tactique encouragée par des défenses modernes plus compactes. "Aujourd'hui, peu d'équipes ont l'audace de laisser leurs trois attaquants dans le rond central en préparation d'une contre-attaque, ce qui forcerait l'équipe qui tire le corner à garder trois joueurs derrière, explique l'entraîneur adjoint de Brest. Contre Lyon, leur dernier joueur sur leurs corners était dans nos 22 mètres ! Si tu te loupes sur le premier renvoi, ça retombe forcément dans leurs pieds. C'est une autre forme de culot, offensif."

Transformer le coup de pied arrêté en une phase dynamique dangereuse, c'est aussi l'idée des corners courts, une des tendances des cinq grands Championnats européens. En 2015-2016, 16,7 % étaient joués "à la rémoise". Cette saison, on est monté à 18,4 %, plus haut ratio de la décennie. "Les corners courts sont le futur, prophétise Martin Mark. On en joue déjà beaucoup plus de cette façon. Mais attention : à partir de cinq ou six touches, ça devient trop difficile. L'adversaire peut se réorganiser. Un corner court doit se jouer en deux ou trois touches de balle maximum."

Arsenal, une des meilleures équipes sur corner en Europe (14 buts cette saison en Premier League), travaille avec l'expert reconnu Nicolas Jover depuis 2021. Le Français s'est distingué

Pierre Lahalle/L'Équipe

Alex Martin/L'Équipe

Cette saison, Rayan Cherki misait souvent sur des corners au premier poteau, avec l'espoir de récupérer un deuxième ballon, selon les observations de Bruno Grougi, reponsable des coups de pieds de coin à Brest.

avec des combinaisons déconcertantes, des joueurs alignés sur la ligne de but, des mouvements dans tous les sens, et surtout beaucoup d'agressivité sur les défenseurs. Des "blocs" offensifs pas vraiment inédits : déjà en 2018, Midtjylland impulsait une révolution au Danemark avec cette technique. "Le Championnat danois est l'un des plus agressifs, détaille Martin Mark. Comme en Premier League, on peut encercler un adversaire et l'empêcher de défendre sans que l'arbitre ne siffle faute. Mais il faut vraiment travailler le timing car au bout de deux ou trois secondes, le défenseur arrive à se libérer." L'arbitrage sur ce genre d'action est loin d'être homogène. Brest se refuse à les travailler car "il y a une part de risque en France", d'après Bruno Grougi. "Quand on joue en Coupe d'Europe et qu'on a un arbitrage sud-européen, ça siffle à chaque bloc", pointe Martin Mark. Si bien qu'avant chaque rencontre européenne, les Danois identifient la nationalité de l'arbitre et ses habitudes pour prévoir ou non certains schémas.

DE NOUVELLES POSSIBILITÉS AVEC L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Une révolution technologique pourrait bientôt voir le jour. "Je suis quasiment sûr que si vous m'interviewez dans cinq ans, je vous dirai que l'intelligence artificielle est cruciale pour les coups de pied arrêtés", anticipe Martin Mark. Ces dernières années, DeepMind, entreprise de Google, a façonné, en collaboration avec Liverpool, TacticAI. "Le but était de prédire dans quelle zone le corner allait être joué, quel joueur allait le recevoir et les chances qu'un tir aboutisse", résume Ian Graham.

"À partir de cet outil prédictif, on a conçu des modèles qui pourraient servir de base pour faire gagner du temps aux analystes de Liverpool, expose Petar Velickovic, l'un des deux développeurs à la tête de TacticAI. On pourrait, par exemple, avoir un outil qui indique à l'approche d'un match les vidéos des corners sur lesquels focaliser l'analyse. On a aussi développé un générateur de schémas nouveaux. Pour un entraîneur, voir les plus gros changements recommandés permettrait d'identifier immédiatement les joueurs dont le placement peut avoir un impact fondamental sur le corner." Le partenariat entre le club anglais et les chercheurs étant terminé, difficile de savoir si Liverpool s'appuie véritablement sur ces outils. "Mais je serais surpris que ce genre de modèles ne soient pas en train de se répandre", s'avance Petar Velickovic. "Ces dix dernières années, il y a eu plus d'innovations sur le plan offensif que défensif sur corners, analyse Ian Graham. Le futur verra plutôt l'émergence de réponses défensives à ces nouveautés." L'IA pourrait aider. ⬢ L. He.

CHÉRIE, J'AI STARIFIÉ LES GOSSES

Poussés par leurs parents, des enfants footballeurs et influenceurs déferlent sur les réseaux sociaux. S'ils n'ont pas encore de poils au menton, ces bébés stars collectionnent déjà des milliers, voire des millions d'abonnés. Attention danger.

Par
Matteo Amghar
et Tom Bertin

Illustrations
Laura Acquaviva

Ils sont le fruit de leur époque. Depuis la génération Alpha, une horde d'influenceurs foot aux traits poupons envahissent les réseaux sociaux. Aussi à l'aise face caméra que balle au pied, ils sont au cœur de "projets Mbappé" numériques, poussés par des parents surmotivés à faire de leur progéniture une star, ce qu'a déjà déploré publiquement l'attaquant des Bleus. Qu'ils jouent dans leur jardin ou avec les équipes de jeunes d'un club professionnel, ils rassemblent les internautes par milliers ou par millions grâce à leur rêve : devenir footballeur. Au tréfonds du Finistère, le Quimper Ergué-Armel FC, club familial, compte l'un de ces mini-influenceurs parmi ses U14 : Furkan Demir (16 000 abonnés sur Instagram). L'adolescent, mis en scène par son père, promeut un culte de l'individualisme. "On nous a déjà demandé de le mettre à droite car son père voulait le filmer de ce côté !" raconte Grégory Relot, son coach. L'éducateur poursuit : "J'en rigole mais, récemment, un de nos joueurs est arrivé à un match dans une tenue extravagante pour prendre des photos. C'était comme Jules Koundé à Clairefontaine !"

Un problème inédit pour les clubs

Encore balbutiante, cette tendance tend à s'accélérer. "Tout est dans l'apparence. Plus on avance, plus cette quête de popularité en ligne se développe. Ça va devenir un vrai souci pour les clubs", prophétise Relot. Au Mans FC, un cas a fait grincer il y a un an : celui d'Amir Damma (alias Amir Ocho), 12 ans. Avec près de 400 000 abonnés, TikTok et Instagram combinés, ce garçon fluet à la chevelure blonde soyeuse régale ses suiveurs sur un compte géré par son grand frère. Le but ? "Faire kiffer Amir", assure-t-il.

En parallèle des réseaux, où il enchaîne défis techniques, déballage de produits et "trends", le petit Amir joue, jusqu'à l'été 2024, dans le club étendard de sa ville. Mais, à la fin de son année U12, les dirigeants sarthois convoquent son frère pour l'informer que la licence du collégien ne sera pas renouvelée. En cause : ses réseaux sociaux. Au sortir de cette réunion de la durée d'un match de football, un courrier, que nous avons pu consulter, stipule que : "Le Mans FC ne cautionne pas ce traitement médiatique particulier qui nuit à l'équilibre du club vis-à-vis des autres licenciés." Une décision sans précédent. "Peu importe la qualité du joueur, si on n'est pas en adéquation sur la façon dont on veut travailler, il vaut mieux s'en séparer", assume Thierry Gomez, le président sarthois.

"C'était devenu malsain. Une fois, Amir a tenté un retourné et son coach a sous-entendu qu'il faisait ça pour les réseaux, lance son aîné. Lors du fameux entretien, je leur ai demandé : « Amir met en avant les couleurs du Mans, pourquoi vous ne voyez pas ça positivement ? » Sur les réseaux, la majorité des plus jeunes ne connaissaient pas le club avant de suivre mon petit frère." Loin des souvenirs de Léon-Bollée et des prouesses des Gervinho ou Grafite en Ligue 1, les moins nostalgiques diront : "Le football, il a changé." Comme le chemin vers la notoriété, pouvant se parcourir en quelques likes. "Paradoxalement, sur les réseaux, ce ne sont pas forcément les meilleurs footballeurs qui ont le plus de succès, mais les plus charismatiques ou ceux à qui les jeunes s'identifient le plus", décrypte Joseph Godefroy, sociologue et auteur de la thèse *Des influenceurs sous influence*.

"Gérer le compte, presque une profession à plein temps" Boris Kostov, père de v7skills

Les parents derrière les comptes

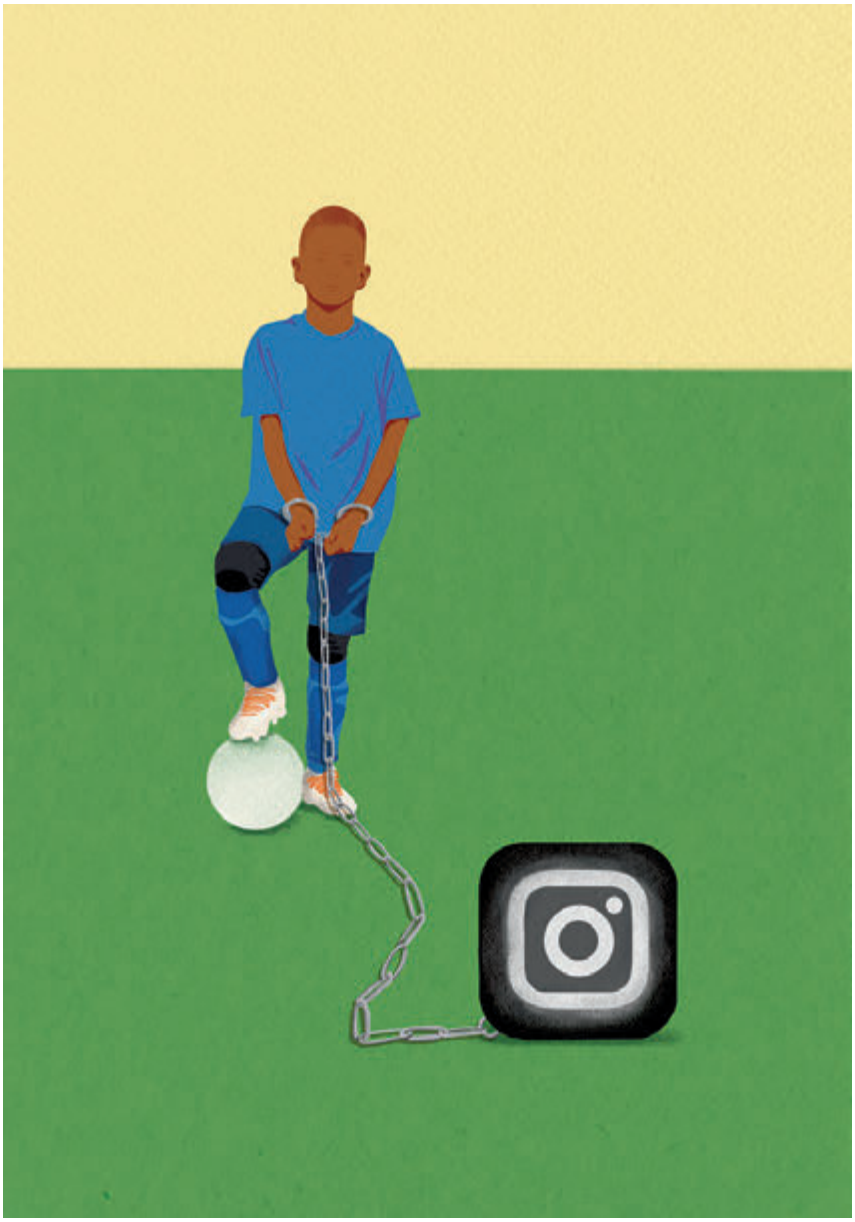
En épluchant les canaux privilégiés de ces footeux en herbe, on peut notamment voir un Anglais nommé Hudson, génération 2020 (!), faire ses gammes sous l'œil de l'objectif de sa mère et de centaines de milliers de Tiktokeurs. Les plus célèbres d'entre eux atteignent des sphères encore plus vertigineuses, à l'image d'Arat Hosseini (arat.gym) et Valeri Kostov (v7skills) qui, à seulement 12 ans, comptent leurs abonnés en millions. Si ces comptes sont autorisés malgré l'interdiction des réseaux sociaux aux moins de 13 ans, c'est qu'un adulte se dissimule dans l'ombre. La mention "compte géré par le père/la mère/le grand frère" en description des profils en atteste. Le plus souvent, cet instigateur orchestre tout, du tournage au montage. Rencontrés mi-mars sur une terrasse londonienne au pied du Tower Bridge, les Kostov père et fils, qui ne se déplacent jamais sans un ballon, ont retracé l'itinéraire de ce compte à succès.

À ce jour, v7skills cumule près de 2,5 millions d'abonnés. En plein Covid, Boris Kostov a flairé le bon coup : filmer et diffuser les progrès du fiston de 7 ans, amoureux du dribble, depuis l'exigu jardin familial. Réticent au départ, l'héritier prend finalement le pli. "J'avais aperçu ce genre de contenus et j'ai voulu essayer avec lui. Au début, ça ne marchait pas beaucoup mais à force d'être actif, c'est devenu énorme, reconnaît le père, qui travaille dans le BTP. Gérer ce compte est presque devenu une profession à plein temps."

12 ans et déjà 6,5 millions de followers

C'en est devenu une pour Mohammad Hosseini, père d'Arat, le plus suivi de ces mini-footeux d'internet avec 6,5 millions de followers sur Instagram. À la naissance de son fils en septembre 2013, le paternel à l'origine du compte a arrêté de travailler pour "l'aider à grandir et réussir" et se consacrer "à la gestion, à la planification et à l'orientation du parcours professionnel d'Arat". Aisément reconnaissable à sa tignasse noire et à ses yeux en amande, l'Iranien a grandi devant la caméra d'un smartphone. "Deux jours après ma naissance, mon père a commencé à tourner des vidéos, à 8 mois, il me faisait faire de la gymnastique acrobatique et après, du football", raconte le petit prodige dans un anglais correct, appris lors de son déménagement footballistique à l'académie du Liverpool FC de 2019 à 2022. "L'objectif était de montrer au monde le talent et les progrès d'Arat pour lui créer de belles opportunités", ajoute Mohammad, qu'on entend régulièrement crier des encouragements en fond de ses vidéos.

De retour en Iran, le gamin de 12 ans s'entraîne "chaque jour, à part le vendredi", suit ses cours à la maison et tourne ses vidéos : exercices techniques et physiques dans le salon familial, extraits d'entraî- •••



••• nements... Comme la plupart de ses jeunes homologues, "Arat n'a pas d'accès direct à la gestion du compte, tempère son papa. Nous surveillons les commentaires et les messages afin de le protéger de tout impact négatif."

La cible des autres joueurs, des marques et des agents

Mais la célébrité leur colle au maillot. Le père Kostov, qui a progressivement arrêté de filmer Valeri en compétition à la demande de son club, confirme. "Ses adversaires le prennent souvent pour cible, comme Vinicius." L'ailier de 12 ans, lui, philosophe avec l'assurance et le discours d'un pro. "Quand je joue, beaucoup tentent de me déstabiliser en me critiquant. Moi, j'essaie de transformer cette négativité en positivité." La popularité de ces jeunes joueurs dépasse fréquemment les frontières virtuelles. "Cet été, Amir est allé en Algérie. Sur le bateau comme dans la rue, plein d'enfants l'ont reconnu et lui ont demandé des photos. Mes parents ont halluciné en voyant à quel point il était une petite star des réseaux", se souvient son grand frère. Du côté de Valeri Kostov et Arat Hosseini, la célébrité est d'une autre ampleur. Le Bulgaro-Anglais, au sourire métallique, aime ça. "Quand je marche, des petits m'interpellent. Ils sont contents de me voir, me disent que je suis une source d'inspiration pour eux." Boris, le père Kostov, assure que son fils "ne refuse jamais une photo", même si, du côté parental, le défi reste de "rendre leur vie aussi normale que possible", rebondit Mohammad Hosseini.

Déjà adulés par les abonnés et valorisés par les marques, difficile pour ces gosses de ne pas prendre le boulard. "Je reste humble, mais je sais que je suis le meilleur", argue Valeri, en réajustant sa veste en similicuir. La petite voix fluette d'Arat, elle, affirme vouloir devenir "le plus grand footballeur du monde". La lumière apportée par les réseaux sociaux facilitant, recruteurs et agents sont en embuscade. C'est d'ailleurs ce que cherchent la plupart de ces mini-stars. "Nous avons été contactés par des équipes du Brésil et par des agences d'Espagne, France et Pologne. Pour l'instant, on ne donne pas suite, il est trop jeune", assure Boris Kostov.

Loi pionnière en France

Bercés par les ambitions de leur entourage, les rêves de ces ados se transforment souvent en mission. "L'enfant devient un produit. Il y a une instrumentalisation et une emprise de la part des parents, qui lui donnent l'illusion qu'il est le centre du monde. Ça peut l'isoler socialement. Si je pousse à l'extrême, ça peut relever de la maltraitance", analyse le pédopsychiatre Thierry Delcourt. Ancien député LREM et président de la commission des Affaires culturelles et de l'éducation, Bruno Studer a été le rapporteur de la loi Enfants influenceurs, adoptée le 19 octobre 2020, qui leur octroie notamment un droit à l'oubli. "Il faut les protéger de cette surexposition, souvent difficile à vivre à cause des critiques. Mais surtout parce que cette lumière peut disparaître aussi vite qu'elle est venue." La France a d'ailleurs été pionnière dans la légifération du "kidfluencing". "L'idée était de faire reconnaître leur statut de travailleur notamment lorsqu'ils font du pla-

"En donnant à l'enfant l'illusion qu'il est le centre du monde, on l'isole"
Thierry Delcourt, pédopsychiatre

cement de produits ou que les plateformes les rémunèrent parce que, sauf dérogation, le travail des enfants est interdit", ajoute Bruno Studer.

À l'âge où l'on apprend à réciter des poésies, ces influenceurs de poche débitent des messages promotionnels soigneusement rédigés de main d'adulte et enfilent un costume d'enfant-sandwich. Avant Noël, sur sa chaîne YouTube, Kostov fils faisait par exemple la promotion d'un casque de réalité virtuelle : trois cent quarante secondes de pub accompagnées d'un code promo de - 20 % (contre un montant que le père ne préfère pas dévoiler, car "on parle d'un enfant"). Plusieurs marques n'hésitent pas à mettre ces vedettes au cœur de leur stratégie marketing. "Soit on les démarche, soit les parents nous approchent. Contre une vidéo, on leur donne des produits et 20 % des ventes générées par leur lien. Pour eux, c'est une source de revenus supplémentaire", détaille Vilius Petkevicius, cofondateur de l'équipementier FPRO.

Entre protection et appât du gain

Avec l'argent, le rapport parent-enfant peut se transformer en relation employeur-employé. "Contrairement à la première vague d'influenceurs vers 2016, il y a chez la nouvelle génération une volonté assumée de faire carrière", confirme le sociologue Joseph Godefroy. En France, depuis la loi promulguée en 2020, les placements de produits des influenceurs de moins de 16 ans doivent faire l'objet d'un contrat de mannequinat et d'une autorisation de la Direction régionale de l'économie, de l'emploi, du travail et des solidarités (DREETS). Sans ces précieux documents, marques et parents encourent jusqu'à 75 000 euros d'amende. "La première fois qu'on nous a fait signer un contrat de mannequin, c'était tout récemment avec Whaou!", affirme le grand-frère d'Amir Damma. Le deal en question : 220 euros pour les heures de tournage et deux paquets de crêpes. Dans le cadre d'autres partenariats, le collégien dispose de contrats d'ambassadeur.

"Les parents se retrouvent coincés entre leur rôle, celui de protéger l'enfant, et leur volonté de gagner de l'argent à travers lui", note l'ancien député Bruno Studer. D'après la loi française, 90 % des sommes perçues par ces enfants doivent être déposées à la Caisse des dépôts et consignées jusqu'à leur majorité. Une protection essentielle pour ces poussins aux œufs d'or, qui peuvent voir des vautours s'infiltrer dans leur entourage.

Hachim Mastour, ex-prodige de l'AC Milan devenu célèbre grâce à ses vidéos de jonglages sur YouTube et Instagram au milieu des années 2010, en a fait les frais *(pages suivantes)*. Après une saison sans club, à 26 ans, le Marocain va rebondir au Virtus Vérone (D3 italienne). En parallèle, il pense à reprendre ses études, déterminé à faire enfin les choses dans l'ordre. ⬢ **M. A. et T. B.**

FILS FODEN

Sur les réseaux, être le fils d'une star peut suffire à en être une. À 6 ans, Ronnie Foden, aîné des trois enfants de Phil (milieu offensif de Manchester City) et Rebecca Cooke, brille sur Instagram. Créé en juin 2023 au lendemain du succès des Citizens en finale de la Ligue des champions (1-0 contre l'Inter Milan), son profil a connu une prise d'abonnés démentielle, enregistrant 1,2 million de followers en 24 heures. Il faut dire que "El Wey" (son surnom, que l'on pourrait traduire par "le mec"), était déjà bien identifié par le public, qui réclamait depuis des mois la création de son compte sous les publications du papa. Certifié par la plateforme et culminant aujourd'hui à 4,5 millions d'abonnés, plus d'un tiers de ceux de l'international anglais, le blondinet né en 2019 est suivi par de nombreuses personnalités. Au panthéon : les coéquipiers (ou ex) du paternel, Ederson, Ruben Dias, Kyle Walker et Julian Alvarez, l'insider mercato Fabrizio Romano ou le mannequin Romeo Beckham, fils de David. Aussi actif sur TikTok (825 000 suiveurs, 6 millions de likes), Foden Jr. s'affiche très rarement balle au pied. Le môme est plutôt mis en scène dans sa vie quotidienne, via des photos de famille, au stade ou posant devant le SUV de son père. Bien que les siens n'aient pas vraiment besoin d'argent – le joueur de 25 ans émargeant à environ 15 millions d'euros par saison –, le petit Ronnie n'en multiplie pas moins les placements de produits : vêtements, boules de bain, pyjamas, matériel d'entraînement, restaurants… Tout y passe. Une agence, dont le mail trône fièrement dans la biographie du profil de Ronnie, a même été engagée pour gérer tous ces partenariats. Elle aura bientôt un peu plus de boulot : la petite sœur True, 4 ans, a déjà atteint les 20 000 followers. ⬢ **M. A. et T. B.**

HACHIM MASTOUR

“J’AI ÉTÉ UN CRASH-TEST”

Croulant sous le poids des attentes, l’ex-ado recruté par l’AC Milan n’est jamais devenu le grand footballeur prévu. Douze ans après avoir enflammé YouTube, le surdoué déchu retrace sa drôle de trajectoire.

“Vous êtes devenu célèbre sur internet très jeune. Comment ce buzz est-il né ?
À 14 ans, les meilleurs clubs d’Europe me voulaient. J’ai choisi l’AC Milan. La vidéo de mon premier match en jeunes avec Milan est devenue virale sur YouTube et là, le buzz a vraiment commencé. Je voyais ça comme une bonne chose, le monde entier pouvait voir mon foot ! J’étais très heureux, j’ai signé avec Nike, j’ai tourné une vidéo avec Neymar… *(il a battu le Brésilien dans un challenge technique qui a cumulé 10 millions de vues.)* À 16 ans, j’étais avec l’équipe première, aux côtés de joueurs extraordinaires : Robinho, Kaká, Balotelli… Au même âge, j’ai découvert la sélection *(en juin 2015, il est devenu le plus jeune international marocain, à 16 ans et 363 jours).* Une période géniale. Tout le monde parlait de moi, j’étais une star. Il y avait beaucoup d’attentes sur moi à chaque match. J’aimais cette pression.

Tout n’a pas été rose pour autant…
La lumière est arrivée trop tôt. J’étais jeune, je ne voyais pas les dangers. Quand on est ado, qu’on a pas encore joué en équipe première, ça peut être dangereux. Sur les réseaux, on n’a pas la bonne mentalité : il faut s’y exhiber, prouver, on vit pour les autres. Ce n’est pas la réalité. Aujourd’hui, ça fait partie de la vie des jeunes footballeurs, mais à l’époque, non. J’étais le premier. Je n’avais pas d’exemple sur lequel me baser, personne ne pouvait me conseiller, m’alerter. J’ai été un crash-test. J’ai ouvert la voie aux autres.

Pensez-vous ne pas avoir été assez protégé de tout ça ?
Je n’étais pas bien entouré. Les gens et le système me voyaient comme une machine à fric, pas comme un garçon qui veut réaliser son rêve. Les contrats, l’argent, la visibilité… Moi, je ne pensais qu’au foot. Les gens autour de moi ne me parlaient que pour tirer profit de mon talent ou de mon image. J’ai cru en eux. En réalité, j’étais leur marionnette, ils ne m’aimaient pas vraiment. Par exemple, en 2016, j’étais très proche du Paris-Saint-Germain. Le président discutait beaucoup avec mon père. Mais ça a capoté car certaines personnes voulaient tuer ma carrière, parce que je les avais quittées. Ce buzz, c’était cool, mais j’ai fini par oublier ma propre vie. Je n’ai pas grandi normalement. Les réseaux sociaux m’ont un peu volé mon enfance, j’ai réalisé avoir grandi sans le moindre ami. Ce sentiment de solitude, je le ressens toujours. Aujourd’hui encore, je n’ai pas d’ami. Si je devais partir en vacances avec quelqu’un, à part ma sœur ou mes parents, je ne saurais pas avec qui. C’était sûrement le prix à payer.

Après la fin de votre contrat à Milan *(2014-2018),* vous avez enchaîné les expériences décevantes en Europe *(Lamia, Reggina, Carpi)* et au Maroc. Comment l’expliquez-vous ?
Je n’ai jamais trouvé ma place. Si j’ai commis des erreurs, je n’ai aucun problème à le dire. J’ai toujours eu un comportement professionnel, une bonne mentalité. Peut-être que j’ai fait des mauvais choix. Je suis probablement allé trop vite. Si j’avais avancé étape par étape, ma carrière aurait sûrement été différente. C’est la vie. Je n’ai pas trouvé le bon endroit pour montrer ce dont je suis capable. Je suis conscient que mon talent est un cadeau de Dieu. S’il m’a donné ces qualités, c’est qu’il a un plan pour moi.

“On me voyait comme une machine à fric, j’étais leur marionnette. J’ai fini par oublier ma vie”

Ces échecs étaient-ils difficiles à vivre ?
J’ai un coach mental, avec lequel je travaille beaucoup sur mon état d’esprit et mes émotions, car j’ai connu un moment de dépression. Ces moments difficiles m’ont appris que dans cette vie, il faut être un homme avant d’être un footballeur. Ceux qui m’entouraient lorsque j’étais « hype » sont partis, ceux qui m’adulaient parlent mal de moi sur internet. Quand vous échouez, vous êtes seul. Ça m’a fait grandir. Je viens de passer une saison sans club, après mon retour du Maroc *(à l’Union Touarga, en D2).* Je m’entraîne deux fois par jour chez moi, à Reggio Emilia, avec un coach individuel. Je joue des matches dans ma tête, avec mon imagination. Je ne m’apitoie pas sur mon sort. Je dois réagir et continuer de m’améliorer. La flamme est toujours là. Je sens que j’ai encore quelque chose à faire et à dire dans le football.

Comment imaginez-vous votre futur, alors que vous venez de vous engager avec le Virtus Vérone *(Serie C)* ?
J’espère trouver le bon club pour progresser, kiffer le foot, et rencontrer un coach pouvant être comme un père spirituel. J’en ai besoin pour enfin faire décoller ma carrière. J’ai 26 ans, je ne me fixe pas de limite, à terme, je rêve encore de jouer la Ligue des champions, la Coupe du monde… Quand vous avez trouvé ce sens à votre vie, qui vous fait vous lever le matin, il vous anime sans cesse. C’est toujours le bon moment pour devenir celui que vous voulez être. Mais j’aimerais aussi préparer ma vie d’après, peut-être étudier la psychologie, sûrement à cause de tout ce que j’ai vécu.” **Tom Bertin**

Laurent Le Crabe/L’Équipe

ENTRAÎNEUR SOLDAT

Cinq mois après l'exploit du Sheriff Tiraspol contre le Real Madrid, en septembre 2021, l'Ukrainien Youri Vernidoub a tout plaqué pour s'engager dans l'armée. Avant de reprendre, de front, sa carrière sur un banc. Un technicien atypique, persuadé que le foot offre une "bouffée d'oxygène" à ses compatriotes.

Par
Olivier Bossard

La date résonne encore fort dans sa tête. "C'était le 24 février 2022..." Un jeudi, en plein milieu de la nuit. La scène a pour décor la ville de Braga, dans le nord du Portugal. Youri Vernidoub dort profondément dans un hôtel du centre-ville, après un dernier entraînement tardif avec ses joueurs pour préparer l'échéance contre le club portugais. Cinq mois après un succès historique sur la pelouse du Real Madrid (2-1), son club du Sheriff Tiraspol (D1 moldave), troisième de son groupe de C1, vise une place en huitièmes de la Ligue Europa. Grâce à un succès 2-0 à l'aller, la mission est bien embarquée.

Le radio-réveil de la chambre affiche 4 h 30 quand le portable de Youri Vernidoub vibre sur sa table de nuit. À l'autre bout du fil, son fils, la voix tremblante, lâche : "Papa, la guerre a commencé." En un instant, le coach ukrainien sait que sa vie vient de basculer. "Ce genre de jour est impossible à oublier, assure Youri Vernidoub. Il divise votre vie en un avant et un après. Je devais être chez moi pour défendre mon pays et ma famille. Je n'ai pas hésité une seconde. Sous le choc ou non, un homme doit agir dans une telle situation. Je ne pouvais pas rester là sans rien faire pendant que mon pays brûlait." Youri Vernidoub sera bien assis sur le banc du Sheriff Tiraspol à Braga, puis il quittera le club. Une dernière amère avec une défaite 2–0 et une élimination aux tirs au but, mais qui pèse bien peu face à la guerre.

Quelques semaines plus tôt, le coach donnait pourtant son accord pour une prolongation de contrat avec le club moldave, basé en Transnistrie, une province sous contrôle russe. À 56 ans, sa vie s'écrivait là-bas, avec femme et enfants, à quelques kilomètres à vol d'oiseau de l'Ukraine.

Adieu le confort en famille

"Le Sheriff allait bien, le contrat était bon, l'équipe était forte, mais tout cela a disparu en un instant. La décision a été immédiate. Je m'étais promis de rejoindre les forces armées ukrainiennes si nécessaire. Ce n'était pas pour la gloire, les récompenses ou la gratitude, mais un devoir d'homme et de citoyen. Je suis né ici *(à Jitomir, la vingtième ville la plus peuplée du pays)*, tout comme ma femme, mes enfants et mes petits-enfants. Il ne pouvait y avoir d'autre réponse. Quand votre pays est en danger, tout le reste perd son importance." Même une carrière de coach à succès.

Quelques heures après son retour à Tiraspol, il boucle son sac, grimpe dans un car, passe onze heures sur la route, s'arrête à Odessa, Kropyvnytskyï (ex-Kirovograd), Kryvyï Rih, croise "des centaines •••

"Je ne pouvais pas rester là sans rien faire pendant que mon pays brûlait"

DR

Youri Vernidoub

Youri Vernidoub (à droite) a d'abord été affecté à la préparation et la livraison de munitions pour une unité d'artillerie dans la région de Dnipro, avant d'être transféré vers une unité de sécurité.

Portrait

Sur ordre militaire, Youri Vernidoub, coach de l'exploit du Sheriff Tiraspol face au Real en 2021 (2-1, en bas), a été autorisé à reprendre de fil de sa carrière d'entraîneur à l'été 2022. Il dirige aujourd'hui le Kryvbas Kryvyï Rih (D1 ukrainienne), un club basé à moins de 100 km de la ligne de front. Et jongle entre les entraînements, les matches et les missions. Si bien qu'il conserve son uniforme militaire dans le placard de son bureau.

Imago/Sports Presso Photo - DR - Marca/Icon Sport - Imago Images/Alex Nicodim - Zuma/Psnews

"Je mentirais si je disais que je n'ai pas peur, il n'y a aucune honte à avoir peur"

••• d'hommes forts" en train de fuir et arrive à Zaporijjia. Sa carrière de coach semble déjà loin derrière lui. "Une fois que je prends une décision, je vais jusqu'au bout. Ma femme et mes fils m'ont soutenu. Ils savent comment je suis. Le président du Sheriff m'a également compris. Nous sommes convenus de la rupture de mon contrat et il m'a souhaité bonne chance."

La mort, partout et tout le temps

La seule expérience du bonhomme avec l'armée remonte à son service militaire, obligatoire au milieu des années 1980. Youri Vernidoub passe deux ans dans une unité de sportifs, apprend la discipline et le maniement des armes avant de reprendre sa carrière, à Jitomir, Lviv, Nikopol, Dnipropetrovsk ou Ivano-Frankivsk, dans le Championnat soviétique. Suffisant pour le pays, à la recherche de renforts. "Je suis allé au bureau de recrutement militaire et j'ai dit : « Je veux servir. » Ils m'ont affecté à une unité et j'ai commencé à remplir des missions." Pendant deux mois, l'Ukrainien reçoit une instruction théorique, avant de prendre en charge la réception, la préparation et la livraison de munitions pour une unité d'artillerie dans la région de Dnipro.

"C'est un travail très exigeant physiquement. Plus tard, j'ai été transféré dans une unité de sécurité." Avec toujours le même spectacle "traumatisant" au quotidien. Le coach voit les paysages se dégrader, des routes disparaître, des familles pleurer la disparition de plusieurs proches. "La panique, les explosions, les pertes… J'ai vu des choses que je ne souhaiterais à personne. Cela bouleverse toute votre vie." La sienne avec. "Je mentirais si je disais que je n'avais pas peur. Il n'y a aucune honte à avoir peur, mais un homme doit lutter contre cette peur, l'analyser, et agir selon sa conscience. Nous en parlerons après notre victoire et une paix durable. Pour l'instant, la guerre continue." Sa mission aussi, malgré la mort qui rôde, partout, tout le temps. Le 4 avril, près de chez lui, une frappe russe touche des immeubles, une aire de jeux et tue neuf enfants. "Difficile d'en parler… La guerre, c'est toujours la perte et la douleur. Je pense souvent à ceux qui sont tombés, ils nous aident d'en haut. Nous devons leur rendre hommage et être reconnaissants pour chaque jour, chaque souffle." Sur le front, il croise l'un de ses neveux, rencontre des pères, des frères, des grands-pères, qui le marquent tous, se dit bouleversé par "le sentiment phénoménal d'unité qui a traversé le pays dès les premiers combats, l'absence d'indifférence, le soutien mutuel, l'esprit ukrainien véritable", se rend parfois compte de sa notoriété. "Je ne cherche pas la célébrité, mais il m'est arrivé qu'on me reconnaisse. Des camarades venaient me parler, me soutenir ou prendre des photos. C'était agréable, mais je n'ai bénéficié d'aucun traitement de faveur." Le technicien reçoit encore des soutiens du monde du foot. "Surtout de la part de collègues étrangers. C'est touchant et inspirant."

Ses liens avec la Russie réduits à néant

L'Ukrainien efface son passé avec la Russie, malgré de solides souvenirs. En 1997, après avoir fréquenté les deux clubs de Zaporijjia (Metalurg et Torpedo) et tenté une expérience à Chemnitz, en ex-RDA, il signe au Zénith Saint-Pétersbourg. Capitaine, il soulève la Coupe de Russie 1999 et entretient de fortes relations avec le président de l'époque, Vitali Moutko, ex-bras droit de Vladimir Poutine. "Tout ce que j'ai vécu là-bas a été détruit par l'agresseur qui a apporté la guerre injustifiée jusque chez nous. Je ne parle plus aux Russes." Ni à certains membres de sa famille, toujours installés en Russie. "Nous ne leur pardonnerons jamais."

Un jour, son destin imagine une autre histoire pour lui. Quand l'armée manque de carburant, le coach sollicite le président de Kryvbas (D1 ukrainienne), Kostyantyn Karamanits, rencontré un an plus tôt. Ce patron d'une société minière donne de son temps pour aider les troupes locales et prend régulièrement des nouvelles. "Il m'a proposé *(juin 2022)* le poste d'entraîneur principal. J'ai dit qu'il faudrait un ordre militaire pour changer cela. Une semaine plus tard, un officier venait m'annoncer mon transfert à Kryvyï Rih. Je ne pensais pas revenir dans le foot, sur un banc, mais la vie en a décidé autrement."

Kryvyï Rih pointe à moins de 100 kilomètres du front et possède quatre lignes de défense pour protéger notamment la centrale nucléaire de Zaporijjia. Le coach enchaîne entraînements et missions "chaque jour", garde son uniforme dans le placard de son bureau. "Je suis entraîneur, mais aussi soldat, prêt à remplir mes devoirs à tout moment. Je suis reconnaissant envers mon équipe et mes adjoints de Kryvbas *(5e cette saison)*. Leur soutien compte beaucoup. Les alertes aériennes sont constantes. Nos entraînements et nos matches sont souvent interrompus. Nous jouons jusqu'à 22 heures, heure du couvre-feu, mais parfois nous devons arrêter avant la fin et reporter."

La sensation d'être vivant

L'an dernier, le match face au Chakhtar Donetsk a mis 228 jours à aller à son terme, à force d'alertes répétées. "Malheureusement, nous nous y sommes habitués. Notre stade a de bons abris, des « abris de luxe », plaisantent les joueurs. Tout est fait pour se concentrer, autant que possible, sur le foot." Pour offrir aussi un bol d'air aux locaux. Dès le début du conflit, le club demande à ses rivaux d'abandonner l'idée de délocaliser des matches de Championnat à l'étranger. "Le foot est une bouffée d'oxygène, un rappel de la paix. Il donne espoir, foi, sensation d'être vivant. Une défaite n'est plus une tragédie, la tragédie, c'est la perte de chaque Ukrainien." En début d'année, on estimait à 280 000 (200 000 Russes et 80 000 Ukrainiens) le nombre de morts depuis 2022 et à 800 000 (400 000 de chaque côté) le nombre de blessés.

"Nous allons gagner grâce à notre volonté et le soutien de nos partenaires. Nous n'avons qu'une Ukraine et nous la défendrons même seuls. Nous irons jusqu'au bout." Lui plus que n'importe qui, même s'il ne devrait pas rempiler la saison prochaine au Kryvbas. "Mon rêve est d'entraîner à nouveau dans un stade rempli de supporters, célébrant nos succès, nous soutenant dans les défaites. Sans sirènes. Sans missiles. Juste du foot." Juste sa vie d'avant. ⬢ O. B.

FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

GÉORGIE-PORTUGAL : 2-0
EURO 2024, PHASE DE GROUPES

Willy Sagnol "ON A GAGNÉ L'EURO !"

Le sélectionneur français de la Géorgie raconte la victoire historique contre le Portugal de Cristiano Ronaldo, synonyme de qualification pour les huitièmes de finale de l'épreuve continentale en 2024. Par Thomas Simon, à Bordeaux (Gironde). Photos Sébastien Boué/L'Équipe

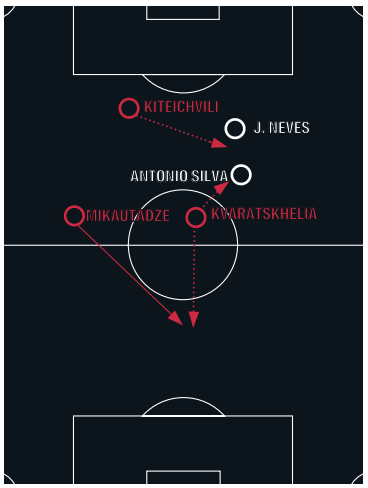
Les onze héros d'une nation. En haut, de gauche à droite : Guiorgui Mamardachvili, Giorgi Gvelesiani, Lacha Dvali, Otar Kakabadze, Louka Lochochvili et Gouram Kachia. En bas, de g. à dr. : Otar Kiteichvili, Guiorgui Chakvetadze, Guiorgui Kochorachvili, Georges Mikautadze et Khvitcha Kvaratskhelia.

Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"KVARA ME DIT : « COACH, SI VOUS VOULEZ ME METTRE SUR LE BANC… »"

"Être là est déjà une performance puisque la Géorgie n'a jamais disputé une telle compétition. Ce qui nous importe est de donner une bonne image. Il y avait une forme de joie après le nul face à la République tchèque *(1-1, 22 juin ; 1-3 contre la Turquie au premier match),* mais pas la joie d'être là, plutôt celle de pouvoir faire quelque chose de plus grand encore. Les joueurs se disaient : « Pourquoi ne pas se qualifier ? » Je ne suis qu'entraîneur mais, bien sûr, mes joueurs me donnent envie d'y croire. Il faut comprendre la mentalité géorgienne. Ce sont des gens émotifs, sur courant alternatif, qui peuvent être très heureux puis au fond du trou cinq minutes après. Donc, pour équilibrer, j'essaie d'être à l'opposé de ce qu'ils sont : super calme si je les vois trop excités, énergique si je les vois à plat. Avant le Portugal *(déjà qualifié)*, des joueurs me disent : « Ils doivent rire en regardant notre effectif ! »

Hormis deux-trois, personne ne les connaît, ils en sont conscients. J'ai une discussion avec mon meilleur joueur, Kvaratskhelia. Il est un peu dans le trou et il vient me voir : « Coach, si vous voulez me mettre sur le banc, je le comprends, je ne suis pas bon. » Je lui demande : « Pourquoi tu as été bon toute cette saison avec Naples ? » Il me répond : « J'avais l'impression d'être libre, alors que là, j'ai comme un poids sur les épaules. » « Kvara » en Géorgie, c'est Zidane en France mais puissance mille. Il est plus important que le chef d'État. Dès que je l'ai eu, je l'ai comparé à Ribéry, dans sa façon d'être difficilement tenable dans le jeu, par son explosivité, sa spontanéité, son instinct. À cette époque, ça m'embêtait que les clubs français n'aient pas bougé sur lui avant Naples. Le seul avait été Nice, avec Julien Fournier, qui ne s'était pas arrêté au côté « un joueur géorgien, c'est pas très sexy ». Mais il n'avait pas été assez vite… C'est de cette discussion avec Khvitcha que me vient cette image que je donne aux joueurs : une équipe d'hommes quand elle défend et d'enfants quand elle attaque. Parce qu'un gamin, ça n'a pas de cadre, c'est imprévisible, ça va vite, ça explose. Donc je veux voir des gosses dès qu'on récupère le ballon."



Sous l'impulsion de Kiteichvili, le bloc médian géorgien coulisse sur sa gauche et fait paniquer Antonio Silva, qui voit arriver Kvaratskhelia. Le défenseur portugais se rate, Mikautadze jaillit, récupère et lance Kvara qui, après une course tranchante, s'en va tromper Diogo Costa.

LE PLAN DE JEU
"NOTRE IDENTITÉ, C'EST LE HÉRISSON"

"On ne va pas changer parce que c'est le Portugal. Sinon il faudrait que la Géorgie s'adapte à tous les matches. Je le dis toujours aux joueurs : « Ce n'est pas à nous de nous adapter. Ce qu'on fait bien, faisons-le mieux. Travaillons sur nos points forts, et essayons progressivement de corriger certaines erreurs. » Je n'ai pas un •••

Au tableau !

Même après une phase arrêtée qui aurait pu les désorganiser, les Géorgiens pensent bien aux prises à deux sur les côtés. Pour bloquer Conceiçao, attaquant portugais le plus remuant, Chakvetadze vient épauler Lochochvili, tandis que Kvara occupe l'espace intérieur et que Mikautadze anticipe la passe en retrait.

••• gros réservoir de joueurs donc je ne peux pas les emmener sur des leviers de concurrence. J'en active d'autres et leur dis qu'ils ont des qualités, qu'ils doivent en avoir conscience et être encore meilleurs sur leurs points forts. L'identité qu'on a créée, c'est le hérisson. Ç'a l'air de rien mais c'est bien compact et ça pique. Donc, notre façon de faire et de jouer, c'est dix joueurs de champ compacts et assez bas pour exploiter, à la récupération, nos qualités d'explosivité sur les transitions. On travaille beaucoup les réactions collectives sur des situations. Il faut que tout le monde ait envie de faire la même chose au même moment.

5-3-2 ou 3-5-2 ? Ma réponse est celle que je donne aux joueurs : « Le système, c'est pour les journalistes. » Ça sert à mettre des noms et placer des pions sur un tableau. Car tout dépend d'une seule chose : où est le ballon. Ce qui compte c'est notre action avec et sans. Si c'est l'adversaire qui l'a, ou nous, si on est dans une phase de construction ou de transition. Donc ils savent quelles zones il faut occuper à la récupération. Ce n'est pas juste cinq mecs qui vont partir tout droit. Il me faut trois joueurs dans l'axe pour défendre. Comme je manque de vitesse, je dois compenser par la densité. Joueur, et même à mes débuts d'entraîneur à Bordeaux, j'étais partisan du marquage individuel, chacun son job sur les coups de pied arrêtés défensifs. C'est au Bayern avec Ancelotti *(dont il était l'un des adjoints en 2017),* qui était très prozone, que j'ai changé.

Sur les dix dernières années, les équipes qui prennent le moins de buts sur coups de pied arrêtés sont celles qui défendent en zone. Je ne suis pas plus bête ni plus intelligent que les autres. Après, sur certains détails, c'est le gardien qui décide. Il n'a besoin de personne à ses poteaux sur corner ? D'accord, ça m'arrange, je peux mettre plus de joueurs sur mes lignes de zone. Défensivement, pas besoin de préparer un truc spécial contre Cristiano Ronaldo. Sa seule présence motive tout le monde. Mes défenseurs étaient heureux : « On va jouer Cristiano Ronaldo ! » Aucun d'entre eux n'a la possibilité de l'affronter en temps normal. Au milieu, je peux aligner Kiteichvili pour la première fois depuis le début du tournoi. Il s'était blessé lors de notre dernier match de préparation. C'est mon élément de base. Quand il est sur le terrain, je suis plus rassuré. Il a une mentalité extraordinaire, il est bon avec et sans ballon.

Aujourd'hui, c'est surtout grâce au positionnement qu'on peut récupérer des ballons. Lui a cette capacité d'aller les chercher dans les pieds adverses, comme pouvaient le faire un Gattuso et un Makelele. Je mets Lochochvili piston gauche. C'est une première pour lui, c'est un central normalement, mais il est assez mobile, il a des cannes, et il me fallait un joueur avec une culture défensive, ce que n'a pas Tsitaichvili, qui est ailier à la base. Chakvetadze titulaire parce qu'il a cette capacité de gagner des mètres en portant le ballon et c'est essentiel en position défensive basse.

Comme toujours, mon onze, je le donne à peu près deux heures et demie avant le match, juste avant de prendre le car pour aller au stade. Quand l'arbitre demande aux joueurs d'aller sur le terrain, je fais sortir du vestiaire les remplaçants et les membres du staff qui ne sont pas nécessaires à ce moment-là, et je mets le paquet sur le côté psychologique. Les gourous de la motivation disent de ne jamais parler de choses négatives, c'est pourtant ce que j'ai fait.

La mission assignée à Guiorgui Kochorachvili est double : bloquer le côté gauche de l'attaque portugaise et se projeter le plus vite possible en trouvant notamment Georges Mikautadze et Khvitcha Kvaratskhelia.

Pour Gouram Kachia et ses coéquipiers, affronter Cristiano Ronaldo constituait une source de motivation supplémentaire.

Un match plein pour Georges Mikautadze, auteur de la passe décisive pour l'ouverture du score de Khvitcha Kvaratskhelia dès la 2e minute et du second but sur penalty.

Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

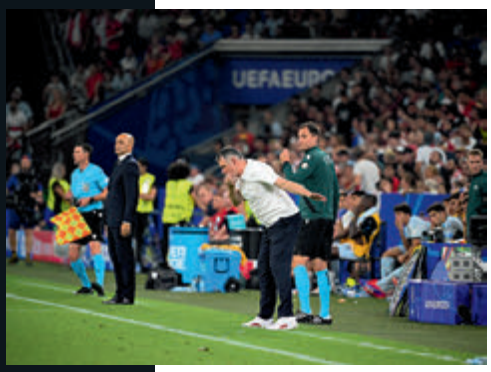
C'est mon ressenti avec mes joueurs donc je leur parle des échecs qu'ils ont pu connaître, notamment celui du barrage de l'Euro précédent face à la Macédoine du Nord *(0-1)* pour ceux qui étaient présents.

À Kvara, je lui dis : « Écoute mon gars, c'est peut-être ton jour, quand même… On m'a dit Kvaratskhelia, la star nationale, je ne l'ai pas vue encore… » Mais c'est dit avec le sourire, il comprend. Et c'est aussi parce qu'il y a cette proximité entre nous. Je ne suis pas un dictateur, pas un copain non plus. Mais la relation est fusionnelle, ils connaissent ma façon de parler et je peux me permettre de leur dire des choses que je ne pourrais pas dire dans d'autres vestiaires. En 2021, on avait battu la Suède *(2-0),* donc je dis à Kachia, mon capitaine : « Les shorts ont deux poches. T'as mis Zlatan Ibrahimovic dans la première, il y a une place pour Cristiano Ronaldo dans l'autre. » Ensuite, je leur rappelle le hérisson, et c'est parti."

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"LA MANIÈRE DONT CRISTIANO INSULTE L'ARBITRE…"

"Marquer très vite *(2e minute)* est une très bonne chose. Avant le match, ils se disaient : « On peut le faire. » Après le but, c'était : « On va le faire ! » C'est Kvara qui marque. Le poids sur ses épaules est parti et je retrouve celui que j'aime tant. Il y a encore quelques années, j'aurais montré une forme d'émotion plus expansive mais, aujourd'hui, avec le VAR on ne sait plus. Est-ce qu'ils ne vont pas trouver une main, une faute ? Et puis je me dis : « Ça ne fait que •••

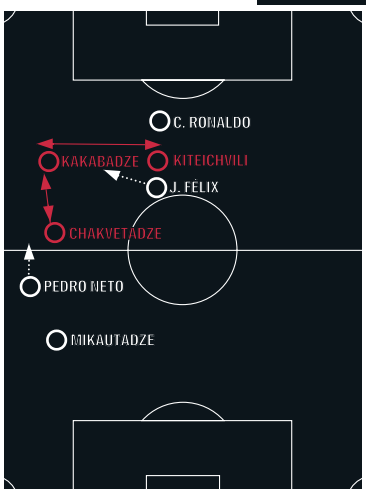
Au tableau !



Tout au long du match, Willy Sagnol a rappelé à l'ordre ses joueurs afin de conserver un bloc compact et assez bas.

••• deux minutes, il en reste quatre-vingt-huit. » Mon calme vient équilibrer l'excitation du banc, la joie des joueurs. Tactiquement, cela ne change rien. Mais je discute avec Adel *(Chedli, son adjoint)* car, sur les deux premières minutes, on avait été un peu baladés et je me demande s'il ne faut pas faire permuter Chakvetadze et Kochorachvili. On observe ce qui se passe après et on décide de rester comme ça. Le Portugal a la possession mais c'est normal, ça correspond à leurs caractéristiques et aux nôtres. Dans notre utilisation du ballon, on réalise des choses qu'on n'a pas forcément encore montrées. Ces phases de construction appartiennent aux joueurs. Bien sûr, on les travaille. Mais ce sont eux, les acteurs, qui prennent confiance et qui sont maîtres de ce choix de repartir de derrière, de conserver le ballon au milieu, ou de partir sur une attaque placée. Je ne peux pas aller contre l'idée de jeu qu'ils suivent à ce moment-là. Et ça me convient. Il y a beaucoup de redoublements de passes côté portugais mais très peu de jeu à l'intérieur.

Leurs actions sont souvent déclenchées sur les zones deux tiers gauche ou droite. Un de mes trois milieux va aider le piston et mon troisième axial qui se trouve côté ballon devient le libero de ces deux joueurs. Cristiano Ronaldo est difficilement critiquable. C'est un des meilleurs joueurs de l'histoire et il le restera. Mais son comportement sur cette première période… La manière dont il insulte l'arbitre *(le Suisse Sandro Schärer)*. Un autre joueur aurait pris quatre rouges ! Lorsqu'il tombe dans notre surface, avec possiblement un maillot tiré, peut-être qu'il aurait obtenu penalty s'il n'avait rien dit depuis le début… Je suis sûr que l'arbitre en avait plein le c… de son comportement *(à la suite de cette action, il a été averti pour contestation, 28e)*. Sur ce match, je pense qu'il s'est dit : « Génial, c'est la Géorgie, je dois mettre trois ou quatre buts… » Et plus ça avance, plus il voit que ça ne tourne pas dans son sens, plus ça l'énerve, et plus il pète les plombs."



En confiance, les joueurs de Sagnol laissent parfois le hérisson de côté pour repartir de l'arrière et tenter de construire une attaque placée, avec Chakvetadze puis Kiteichvili pour se déplacer, proposer et remettre au porteur de balle, Kakabadze, gêné mais pas vraiment pressé par Joao Félix.

Khvitcha Kvaratskhelia, ici devant Nelson Semedo, s'est montré intenable, ne cessant de déborder et de semer le trouble dans l'arrière-garde portugaise.

LA MI-TEMPS
"LE VESTIAIRE GÉORGIEN PEUT ÊTRE UN ZOO"

"La première chose est de calmer mes joueurs. Le vestiaire géorgien, ça peut être un zoo. Tout le monde parle, crie, gueule, ça saute, même des membres du staff qui n'ont rien à faire là vont y aller. Donc je dis : « Il y a cinq minutes à eux où personne n'y va, on les laisse seuls. » Quand j'arrive, j'espère que la pression est un peu retombée. J'évoque plusieurs points. Nos pistons ne sont pas assez haut en phase offensive et c'est compliqué d'avoir des séquences de conservation ou d'attaques placées. Ensuite, j'interdis à mes défenseurs centraux droit et gauche d'avoir un jeu direct avec les pistons, qui ne sont pas les meilleurs du monde techniquement et qui, dans cette configuration, reçoivent le ballon dos au jeu. Pour le Portugal, c'est facile de presser et de récupérer des ballons rapidement.

Et, dernière chose, Kvara, je l'ai trouvé bon en première période, mais trop à gauche. Je veux qu'il se balade plus, qu'il aille à droite aussi, pour qu'on soit moins prévisibles. Chez eux, Ruben Neves remplace Palhinha et ça m'embête. On est plus emmerdés quand on doit défendre sur des plus petits gabarits, plus toniques. Et il peut aussi se mettre entre nos lignes. Pour se qualifier *(en* •••

Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

••• *finissant deuxième ou parmi les meilleurs troisièmes)*, il faut gagner. Donc République tchèque-Turquie *(1-2)*, qui se joue en même temps, ne nous intéresse pas. Je crains la reprise parce que les Portugais ont forcément pris un petit coup… »

LA SECONDE PÉRIODE
"IL N'Y A CLAIREMENT PAS PENALTY POUR NOUS"

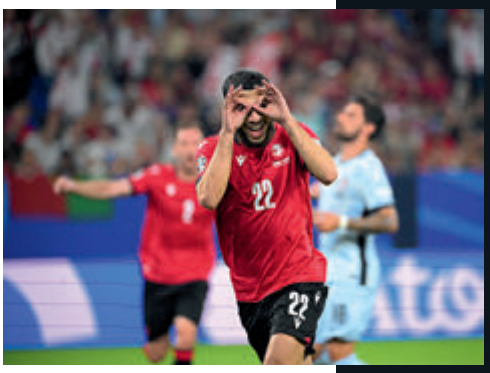
"Ce n'est pas une surprise, on concède quelques situations. On ne peut pas l'éviter. On serre un peu les fesses. Notre gardien Mamardachvili fait ce qu'il faut. Quand le VAR est demandé, je sais que c'est pour Lochochvili, tombé une minute plus tôt dans la surface de réparation portugaise, car mes joueurs avaient levé les bras et il n'y avait pas eu de situation litigieuse depuis. Si l'arbitre y va, c'est qu'il va donner penalty. Pour moi, il y a contact mais il n'y a clairement pas penalty. Je suis contre le VAR parce qu'à partir du moment où vous voyez une situation ralentie, plusieurs fois, à un moment donné vous allez vous persuader de… C'est humain. On a deux joueurs attitrés pour les penalties : Mikautadze et Kvaratskhelia. Pas de numéro 1 ou 2. Ces deux mecs sont tellement orientés collectif qu'ils préféreraient même que ce soit l'autre qui le tire pour briller. Donc pourquoi un plutôt qu'un autre ? « Vous êtes deux, celui qui se sent le mieux y va. »

Le match d'avant, Kvara ne se sentait pas et avait donné le ballon à Mikautadze. Donc là, Mikautadze le prend, il a mis le précédent, c'est logique. Je demande au quatrième arbitre pourquoi le défenseur fautif *(Antonio Silva)* n'a pas pris un carton jaune. Quand il le tire *(57e)*, j'ai une bouteille d'eau dans la main. C'est un truc un peu superstitieux. J'en ai toujours une sur les coups de pied arrêtés défensifs. Une fois, avant l'Euro, on prend un but sur phase arrêtée, je ne vois pas de bouteille dans ma main. Je me suis dit : « Celui-là, il est pour moi ! »

Tous ceux qui sont sur le banc de touche sont persuadés qu'avec ce deuxième but, on va gagner la rencontre et se qualifier pour les huitièmes de finale. Pas moi. Je me dis que ce serait vraiment dommage de passer à côté. Quand Kvara sort *(82e)*, je lui dis un truc du genre : « Ça y est, je t'ai enfin revu. » C'est quand la dernière grosse opportunité portugaise passe *(90e + 3)* que je me dis ça y est, c'est gagné. On était persuadés que nos joueurs avaient besoin de disputer une grande compétition pour prendre de la confiance et de l'expérience, que ce serait bénéfique pour l'avenir. Mais je ne pensais pas qu'ils allaient apprendre aussi vite. Ç'a été bluffant. Il y a beaucoup de talents en Géorgie. Adel *(Chedli)* me dit que ce sont les « Maghrébins de l'Est » dans leur façon de manier le ballon. Mais c'est compliqué de se développer sur place, il leur faut partir à l'étranger."

CE QU'IL EN RESTE
"ILS PENSENT QU'ON VA ÊTRE CHAMPIONS DU MONDE"

"On a gagné l'Euro ! Ma récompense est de les voir heureux. Je laisse les joueurs profiter de ce bonheur avec le public *(nombreux à Gelsenkirchen)*, je rentre au vestiaire. Trente minutes après, je



Georges Mikautadze aperçoit au loin la qualification de la Géorgie pour les huitièmes de finale.

Willy Sagnol félicite Cristiano Ronaldo à l'issue du match. Le Français a senti le quintuple Ballon d'Or très nerveux.

Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

GÉORGIE (5-3-2) SÉLECTIONNEUR : WILLY SAGNOL

PORTUGAL (3-4-3) SÉLECTIONNEUR : ROBERTO MARTINEZ

sais que c'est notre dernière victoire dans le tournoi. Je vois des joueurs rincés, physiquement mais également émotionnellement. Plus de jus, plus d'essence dans le moteur. Et puis c'est l'Espagne *(future lauréate)* après *(1-4 en huitièmes)*, moi je n'ai qu'une équipe A, avec trois-quatre joueurs supplémentaires. Mais je n'étais pas malheureux de me dire que c'était fini. On est arrivés à destination.

Depuis, en Géorgie, je ne peux plus aller dans un restaurant et payer l'addition, par exemple. Une fois que vous avez fait quelque chose de vraiment bien pour le pays, c'est à vie. Avant cet Euro en Allemagne, pour chaque grande compétition internationale, le grand jeu là-bas était de savoir quelle équipe ils allaient supporter, encourager. Et puis, du jour au lendemain, ils se sont dit : « Merde, on va se supporter… » Ça change tout. Bon, là, du coup, ils sont dans une phase où ils pensent qu'on va être champions du monde. Il n'y a pas de limite, mais c'est génial." ⬢ T. S.

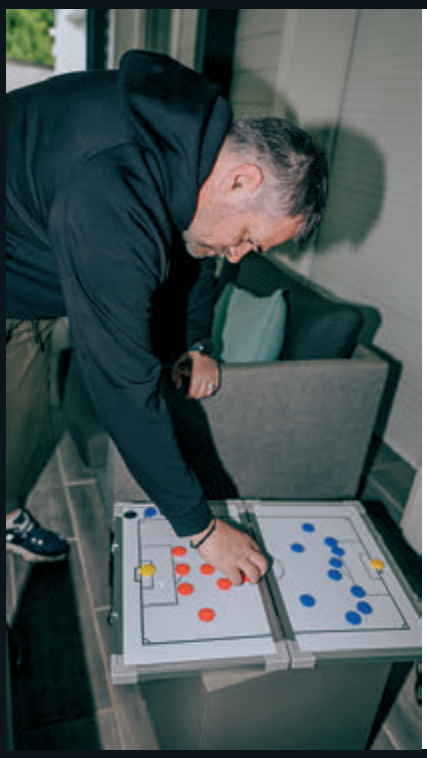
LES STATS

GÉORGIE		PORTUGAL
28 %	POSSESSION	72 %
7	TIRS	22
3	TIRS CADRÉS	5
1,65	EXPECTED GOALS	2,04
270	PASSES	690
6	FAUTES COMMISES	11
49 %	DUELS GAGNÉS	51 %

LES BUTS

1-0 : Kvaratskhelia (2e, passe de Mikautadze)
2-0 : Mikautadze (57e s.p.)

L'explosion de joie des Géorgiens au coup de sifflet final.



Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

LE QUIZ DE WILLY : 3/8

"Combien de fois un joueur géorgien a été signalé hors-jeu ?
Peu. Quatre ? (**FAUX.** Zéro.) On n'a pas souvent pris la profondeur sans ballon, ça m'embête un peu. **0/1**

Vous avez effectué sept tirs. Combien l'ont été depuis l'intérieur de la surface ?
Si la frappe de Chakvetadze est à l'intérieur, sept sur sept. (**VRAI.**) **1/2**

Combien de ballons avez-vous touchés dans la surface de réparation adverse ?
Vingt ? (**FAUX.** Onze.) **1/3**

Combien de corners avez-vous obtenus ?
Quatre ? (**FAUX.** Un.) Je n'ai aucun souvenir de ces choses-là. **1/4**

Sur vos 270 passes, combien ont été réalisées dans la moitié de terrain portugaise ?
Un peu moins de 100. (**VRAI.** 98.) Notre jeu vertical fait qu'on ne joue pas beaucoup dans le camp adverse. **2/5**

Quelle équipe a parcouru le plus de kilomètres ?
On a joué très bas donc on a eu beaucoup de longueur pour attaquer. Mais j'ai certains joueurs qui n'ont pas beaucoup couru, notamment les centraux. Mais je dirais nous quand même. (**FAUX.** Portugal : 113,4 km. Géorgie : 112,2 km.) **2/6**

Quelle équipe a commis le moins de fautes ?
Le Portugal. (**FAUX.** La Géorgie, avec 6 fautes. 11 côté portugais.) **2/7**

En phase de groupes, en cumulé, combien d'arrêts a réalisés Guiorgui Mamardachvili, ?
(Il rit.) Vingt, vingt et un. (**VRAI.** Vingt et un.) **3/8**" ⬢ T. S.

LEEDS, LE RÉVEIL D'UN GÉANT

Au terme d'un final extraordinaire, Leeds a remporté le Championship début mai. La ville a été emportée par la folie et l'ivresse de ses supporters, si fiers de remonter en Premier League.

Par
Jeremy Docteur, à Leeds (Angleterre)

Photos
Sébastien Boué/L'Équipe

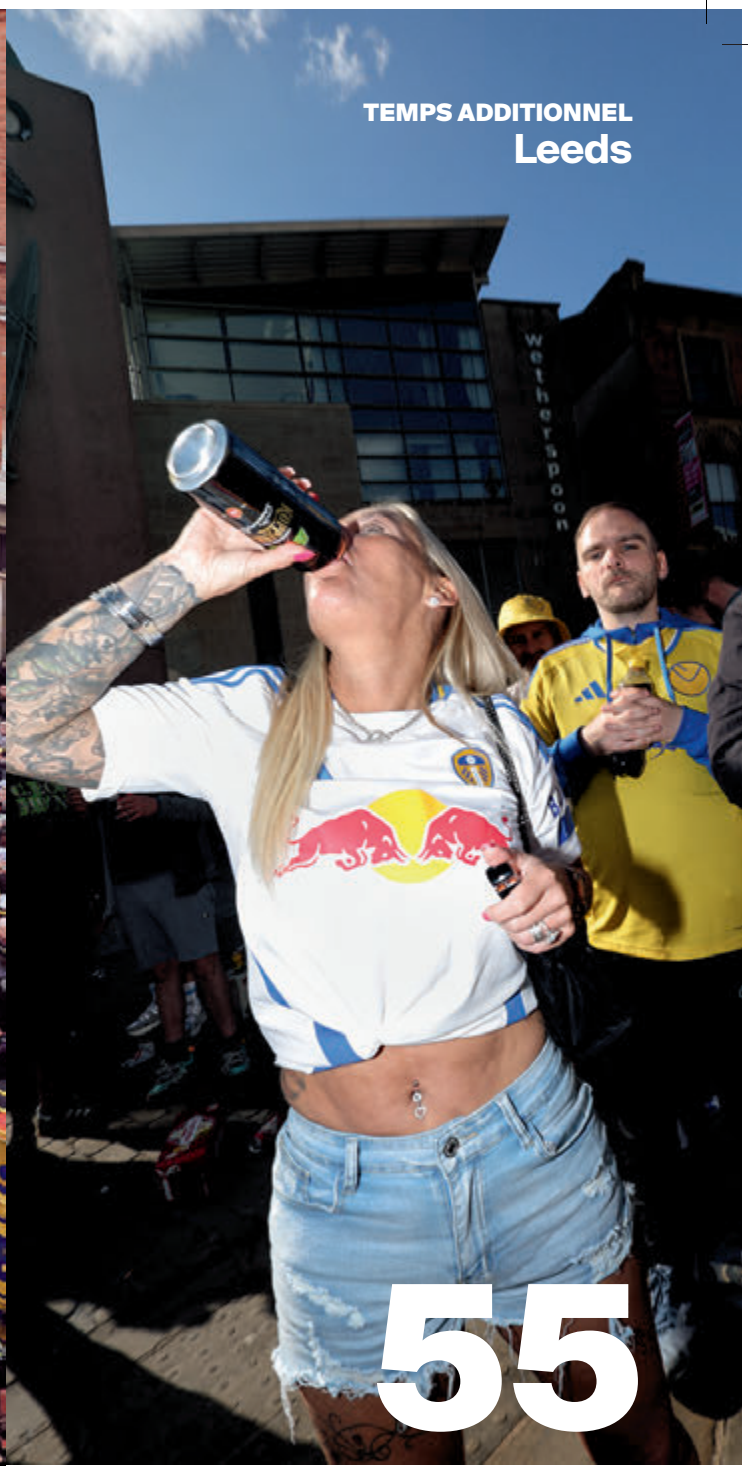
ATLAS

Leeds, Angleterre.
Population
800 000 habitants.
Température moyenne l'hiver 5 °C.
Température moyenne l'été 15 °C.
Ensoleillement
6 heures par jour en moyenne.
Précipitations
170 jours par an.

À quelques secondes près, la fête aurait été plus molle. Le contexte est simple. En cette dernière journée de Championship (D2 anglaise), Leeds doit s'imposer à Plymouth pour s'assurer du titre de champion. Le problème est que le modeste avant-dernier du Championnat mène à la pause. Pour l'instant, pas de titre à l'horizon car, en parallèle, Burnley fait nul contre Millwall. Au cœur de la cité du Yorkshire, les rues sont vides, tout le monde s'est rué dans les pubs. Plus une seule place n'est libre, nulle part. À tel point que beaucoup collent leur nez aux vitres pour entrevoir un bout de téléviseur.

Un rugissement fait trembler la ville quand Wilfried Gnonto égalise à la 53e minute. L'espoir renaît, mais il est de courte durée car Burnley a repris les devants. Les supporters se regardent, anxieux et fatalistes. Jusqu'à l'invraisemblable. À la 91e, Manor Solomon zigzague entre les défenseurs et envoie tout un peuple au paradis. S'ensuit une scène indescriptible. Les fans sautent dans les tous les sens, se prennent dans les bras, chantent comme des fous. Dans un pub, le vigile débordé par les fumigènes craqués s'empresse de les jeter dehors. Ils finissent souvent sous les voitures de conducteurs hagards. Une serveuse est brûlée à la main mais son sort n'intéresse personne.

Un nouveau tremblement de terre secoue Leeds à la fin des interminables sept minutes de temps additionnel. Des jeunes, probablement pas



TEMPS ADDITIONNEL

Leeds

55

en âge d'avoir connu les gloires passées ou bridés par le Covid en 2020, lors de la dernière remontée en Premier League, sont partout. Torse nu, ivres de joie et d'alcool, ils se précipitent à l'extérieur, acclamant les véhicules qui klaxonnent.

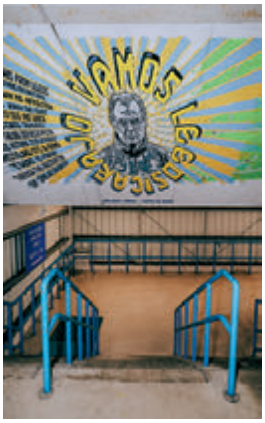
Une ville de bamboche

Il est environ 15 heures en ce samedi 3 mai et les festivités ont démarré. Une foule monumentale converge vers le City Museum, accolé au Millennium Square. On grimpe sur les balustrades, les balcons, les lampadaires. Des feux d'artifice explosent en plein jour. Le fond de l'air s'est coloré de bleu, de jaune et de blanc avec les nombreux fumigènes. Une mère en tend un à sa fille, pourtant haute comme trois pommes. Chacun porte son maillot et trimballe sa bière. Il y a des cartons entiers au sol. Les ambulances tournent et gèrent ceux qui ont un peu trop repoussé les limites. Autour du stade d'Elland Road, au *Old Peacock* ou dans le "beer garden" du *Bielsa Bar* attenant, des tablées de verres vides. Il fallait avoir réservé sa place, son bout de comptoir ou prier pour trouver un mètre carré libre. Devant la statue de Billy Bremner, joueur emblématique de Leeds (1959-1976), une famille sollicite un homme pour une photo, mais, dans l'euphorie, sa prise en main douteuse du téléphone risque d'en sortir certains du cadre.

Ce week-end de trois jours va être une java géante dans un lieu déjà traditionnellement •••

PRATIQUE

Décalage horaire - 1 heure.
Distance Paris-Leeds 750 km.
Vol Paris-Leeds 5 jours par semaine, 1 h 30 (ou Manchester, à 70 km).
Prix du billet d'avion 80 à 120 euros l'aller-retour.
Nuit d'hôtel Entre 70 et 150 euros.
Trajet aéroport - centre-ville 30 minutes depuis l'aéroport de Leeds, 1 h 15 de Manchester.
Ticket de bus 2,50 euros.



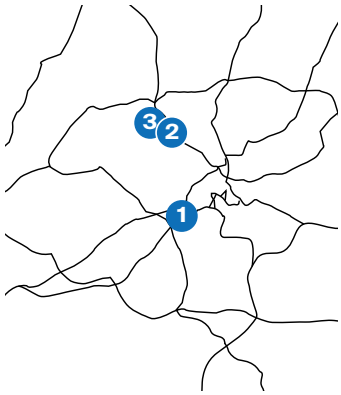
Le club de Leeds était encore une écurie majeure en Angleterre jusqu'au début des années 2000, avant de dégringoler jusqu'en D3. L'espoir est revenu en 2018, lorsque Marcelo Bielsa a posé ses valises dans le Yorkshire.

••• tourné vers la bamboche. Les rares qui ne suivent pas le ballon rond se mêlent aux autres, souvent déguisés pour des fêtes diverses. Batman, Superman, pom-pom girls, Mario et Luigi, policiers… C'est un ballet sans fin, dans une extravagance que seuls les Anglais assument en ce début mai encore frisquet. L'hypercentre bouillonne. Les nombreux restaurants italiens, indiens ou les bars à cocktails plus raffinés font, eux aussi, salle comble. Dimanche midi, les plus téméraires remettent ça à l'heure du Sunday Roast (rôti de poulet ou de bœuf du dimanche). La "soirée", elle, reprend à 14 heures. Des DJ lancent les hostilités devant les bars ou nichés dans de petites ruelles. Le contraste est assez étonnant entre le faste de certains fêtards, l'opulence des propriétaires de McLaren, Lamborghini ou Porsche, et la pauvreté bien visible de certaines personnes à la rue.

Le drame d'Istanbul toujours en mémoire

En ce lendemain de titre, bardé de son sweat à capuche aux couleurs de Leeds plein de taches de peinture, Rob Endeacott bosse dur. Cet inconditionnel des Whites "muralise", selon son propre terme, sur un terrain en face du stade. Il a réalisé quatre portraits géants de joueurs et peaufine son cinquième, celui de Pablo Hernandez (175 matches de 2016 à 2021). Son prochain projet : créer un "patchwork" de coaches rappelant la pochette de l'album *Let it Be* des Beatles. "La météo a une grande influence. S'il pleut ou il neige, tu ne peux pas avancer. En hiver, il caille trop", pointe l'artiste. Ce fin collectionneur, connu comme le loup blanc, vit dans le même quartier depuis toujours. Dans l'East Stand, tribune où il est abonné, avec ses compères Johnny et Paul, ils ont décoré le lieu, de l'entrée des marches jusqu'au haut des escaliers. "Ils traversaient une période difficile, c'est dingue à quel point peindre les a boostés." Pour Endeacott, tout a débuté en 2000, l'année de sa première œuvre et pièce maîtresse : la "dream team" de Leeds à travers les âges, affinée depuis, avec 18 joueurs. "J'avais proposé l'idée au président d'alors, Peter Ridsdale. Il a adoré. J'ai posé deux semaines de vacances car je travaillais à côté !"

Quelques jours après, la veille de la demi-finale aller de Coupe de l'UEFA contre Galatasaray (0-2 ; retour 2-2), deux supporters de Leeds sont poignardés à Istanbul. "Quand ils sont décédés, j'ai tout coupé. Je ne voulais plus peindre. Ça m'a fait très mal, ç'a eu un immense impact sur les gens." Ce n'est qu'en 2017 qu'il a fini par recontacter le club. "Je déteste les murs vides. Il faut les couvrir ! Je leur ai dit : « Vous payez la peinture et on peint gratuitement. »" Tordus, penchés ou accroupis, ils en ont bavé pour peindre joueurs, coaches, reproductions de vignettes vendues dans les années 1970, pancartes de supporters, slogans et même un hommage à Gary Speed, ex-joueur de 1988 à 1996, qui s'est suicidé en 2011.



STADES

1. Elland Road
Elland Road, Beeston,
Leeds LS11 0ES.
Club résident Leeds United.
Inauguration 1897.
Capacité 37 645 places
(un plan d'agrandissement
à 53 000 a été dévoilé).

2. AMT Headingley Rugby Stadium
St Michael's Lane, Headingley,
Leeds LS6 3BR.
Club résident Leeds Rhinos
(rugby à XIII).
Inauguration 1890.
Capacité environ
20 000 places.

3. Headingley Cricket Ground
St Michael's Lane, Headingley,
Leeds LS6 3BR.
Club résident Yorkshire
County Cricket Club.
Inauguration 1890.
Capacité 18 300 places.

Leeds est de la trempe de ces géants endormis. Nos excuses aux lecteurs pour cette succession de dates, mais un rappel s'impose. Avec Don Revie comme entraîneur de 1961 à 1974, le club a eu la malchance de perdre en 1965 la First Division, l'ancêtre de la Premier League, à la moyenne de buts (1,596 contre 2,282 à Manchester United). Mais il a été champion lors des éditions 1969 et 1974. "On bataillait pas mal avec Liverpool. Bill Shankly (*le coach des Reds*) et Don Revie étaient très proches, chacun avait un profond respect pour l'autre", résume Endeacott. L'Europe apprend à connaître les Peacocks (les paons) avec leurs victoires en Coupe des villes de foires en 1968 et 1971, avant une défaite en finale de Coupe des Coupes (1973) contre l'AC Milan (0-1), puis en Coupe des clubs champions face au Bayern Munich deux ans plus tard (0-2), à Paris. "Franz Beckenbauer est entré dans le cerveau de l'arbitre *(le Français Michel Kitabdjian)*", peste encore le supporter artiste.

Le foot devant le rugby et le cricket

Cette année 2025 a aussi été l'occasion de lier le présent à ce passé glorieux avec la dynastie des Gray. Le légendaire Eddie, joueur de 1966 à 1983 avant de devenir coach, est le grand-oncle d'Harry. Né en 2008, ce dernier a fait ses débuts pro avec Leeds en avril. Son frère, Archie, a rejoint Tottenham pour 41millions d'euros en 2024 en provenance du Yorkshire. Leur père Andy a démarré ici et Frank, le grand-père, y a disputé 300 matches dans les années 1970 et 1980.

En plus du foot, on adore le cricket dans le coin. Et la ville a longtemps été pro-rugby, principalement à XIII. Si ce sport reste puissant, le ballon rond a su prendre sa place avec les premiers titres dans les années 60. "La ville et le club ont prospéré en même temps. Le football était vital pour l'économie", explique Endeacott. La décennie 1980 a été rude sur le terrain, avec une descente en Deuxième Division, mais aussi en dehors, avec les années Thatcher et les grèves des mineurs du West Yorkshire, notamment. "Les gens ont souffert, poursuit-il. Les affluences étaient en baisse, il y avait les histoires de hooligans, l'hostilité envers la police."

Howard Wilkinson, entraîneur de 1988 à 1996, permet à Leeds de repartir de l'avant. Il reste le dernier coach anglais à avoir glané le Championnat, en 1992. C'était juste avant la création de la Premier League, avec un certain Éric Cantona dans les rangs. À cette période, la ville fait sa mue. Des entreprises de la finance, de services ou des télécoms s'implantent. Un nouveau siège du ministère de la Santé est inauguré, The Quarry House, appelé aussi "Le Kremlin" en raison de son architecture. "Ici, il y a toujours eu la fierté de ce côté industriel et travailleur. Ce ne sont pas que les multinationales. Les entrepreneurs locaux •••

Ville de foot

Du blanc, du bleu et du jaune : au terme d'une victoire arrachée à Plymouth lors de l'ultime journée de Championship, les supporters de Leeds ont fait rayonner leurs couleurs partout dans la ville.

••• sont importants. Historiquement, ceux qui avaient du succès se faisaient seuls", décrit Rob Endeacott, entre deux gorgées de bière. De 1998 à 2002, l'équipe ne quitte pas le top 5 et atteint le dernier carré de la C1 en 2001. Mais cette phase précipite sa déliquescence. Les finances sont brinquebalantes, le club paie au prix fort l'empilement de joueurs onéreux et doit vendre ses meilleurs éléments après avoir échoué à se qualifier en Ligue des champions. Sans les millions de la Coupe d'Europe, la chute est inévitable. Quelques années plus tard, Leeds dégringole même jusqu'en League One (D3).

Marcelo Bielsa, monarque de Leeds

Toutes ces saisons de galère, Andy McVeigh les a bien en tête. Dans le centre, celui qu'on appelle "Burley Banksy" tient un commerce qui ne désemplit pas. Il y vend ses créations graphiques, des goodies et beaucoup d'affiches, dont son best-seller : "Leeds United : pain, trauma and occasional euphoria" (douleur, traumatismes et euphorie occasionnelle, en français). Cet ancien prof de sport a démarré en peignant les couleurs de Leeds sur des boîtiers électriques autour de chez lui. De fil en aiguille, il a relooké tous ceux autour du stade. "Un jour, un gars flippant a repeint tout mon travail en noir. Il a envoyé un mail crypté au *Yorkshire Evening Post* pour le revendiquer. Le club a proposé de me payer pour tout refaire." Un

ON VISITE QUOI ? *Le fief de Marks and Spencer*

1. Les galeries du Victoria Quarter
Plein centre, de petits passages se succèdent : Victoria Arcade, Grand Arcade, Queens Arcade, County Arcade… Ces galeries sont garnies de boutiques chics, comme Harvey Nichols, dans une architecture victorienne, avec des mosaïques au sol, des colonnes et des ornements élégants.

2. Kirkgate Market
L'un des plus grands marchés couverts d'Europe, où les cuisines du monde se mélangent entre les stands. Les vêtements qu'on y trouve rappellent que Leeds était une place forte du tissu. C'est ici que la chaîne Marks and Spencer a vu le jour.

3. Leeds Corn Exchange
Dans cette ancienne "Bourse aux grains" à la hauteur sous plafond impressionnante *(photo)*, des petites échoppes sur trois niveaux. Créateurs indépendants, fabricants d'artisanat local : idéal pour rapporter un souvenir du Yorkshire.

4. Royal Armouries Museum
Collection de centaines d'armes et d'armures issues de l'Empire Ottoman, des Indes ou d'Europe, qui brasse des siècles d'histoire depuis le Moyen Âge. Pour la suite de la balade culturelle, le City Museum (gratuit) offre un panorama complet de Leeds.

5. Kirkstall Abbey
Excentré, cet ancien monastère datant de 1152 est entouré d'espaces verts et de la rivière Aire. Au nord-est, Roundhay Park offre un bol de fraîcheur et de verdure avec ses deux lacs.

ami le pousse à passer le cap. “Il m’a mis un bon coup de pied au cul pour que je me bouge et que j’en fasse mon métier”, glisse-t-il, jonglant avec les clients déjà embarqués dans les débats sur le mercato. Désormais, il réalise des ateliers pour enfants, prend des commandes privées, collabore avec le club… “C’est un peu fou à gérer. La télé, les médias, je suis même passé dans le *New York Times*. Je ne fais que peindre des bricoles ! J’ai toujours aimé le design, mais je ne sais pas dessiner ! En fait, je suis devenu un artiste accidentellement.” Sa plus grande fierté est venue d’un message de Marcelo Bielsa pour le féliciter : “C’est le plus beau « vocal » que j’ai reçu de ma vie.”

L’entraîneur argentin, monarque de Leeds de 2018 à février 2022, a replacé le club sur la carte. En point d’orgue, une neuvième place dans l’élite en 2021. Les yeux de Rob Endeacott, qui l’a rencontré quelques fois, pétillent encore. “C’était une période fantastique. Un homme modeste, avec une pensée profonde, une manière noble de se comporter, respectueux.” Un jour, l’entraîneur organise un ramassage de déchets avec les joueurs. “Il voulait que tous les employés montrent leur respect pour les fans qui font vivre le club.” Avec un style de jeu indélébile et quelques regrets. “Le premier match, contre Stoke (*3-1*), c’était magique. Construire de derrière, une ou deux touches de balle… Il a transformé des joueurs « normaux » en super joueurs. On est nombreux à espérer qu’il revienne un jour. Vu comme ils l’ont viré, certains pensent qu’Andrea Radrizzani (*président de 2017 à 2023*) et Victor Orta (*le directeur sportif*) étaient jaloux qu’on parle plus de lui. Ce serait pathétique. Lui se moquait de la gloire.” Après l’ère Marcelo Bielsa, Leeds est redescendu en 2023, puis s’est cassé les dents en play-offs l’année suivante. Alors, forcément, le titre décroché avec 100 points cette saison a créé une excitation colossale.

Le maintien, mission impossible ?

Une immense parade est organisée le premier lundi de mai. 150 000 personnes en furie viennent acclamer les héros. Pendant deux heures et demie, les trois bus des joueurs et du staff défilent dans des rues bondées. Une voiture estampillée Red Bull, actionnaire et sponsor majeur, ouvre la voie. Des écrans géants retransmettent l’avancée du cortège. Les joueurs, eux, micros à la main, entonnent des chants repris à l’unisson. Le coach Daniel Farke se contente de saluer les supporters de la main. Jugé pas assez clinquant par certains, il a été confirmé à son poste par les propriétaires américains de la franchise des 49ers (depuis 2023). Un défi majeur l’attend, alors que, pour la deuxième année de rang, les trois promus sont immédiatement redescendus. Rob Endeacott en est sûr, le manager allemand souffre déjà d’une injustice récente à Leeds : “On compare tout à Marcelo Bielsa…” **J. Doc.**

Rob Endeacott prend la pose devant son portrait de Pablo Hernandez, un des hommes forts de la remontée du club en Premier League en 2020.

Dans ce club de D9 italienne, tout le monde met la main à la pâte et tout tourne autour de l'art, des maillots aux fanions en passant par les billets de match.

VELASCA, C'EST BAROQUE !

Basé à Milan, ce club de D9 italienne a développé une philosophie unique où tout, à commencer par ses maillots, tourne autour de l'art. Par Dave Appadoo

Le 18 janvier, dans la joyeuse commune de Sainte-Anne, la Guadeloupe célèbre son enfant prodige, le légendaire Marius Trésor, en rebaptisant le stade à son nom. Dans les tribunes, lors du match de gala de l'équipe locale face au Variétés Club de France, une bande de joyeux drilles ambiance l'événement en entonnant quatre-vingt-dix minutes durant des « Ma-ri-us Tré-sor, lalalala-lala » sur l'air de *I love you Baby* de Gloria Gaynor. Leur nom : l'AS Velasca. Un club franco-italien en D9 italienne, invité pour le second match des festivités du lendemain, où tous arboreront un équipement créé par des artistes, du maillot jusqu'au fanion du match. La veille, ils ont remercié leurs hôtes antillais en leur offrant des pâtes confectionnées par leurs soins, comme un résumé de la philosophie de ce club singulier : foot, art et partage. Une forme d'utopie aussi ? "Je ne sais pas car le Velasca est bien réel, nous répond son fondateur Wolfgang Natlacen. Mais c'est vrai qu'on a aussi l'habitude de dire que le Velasca, ce n'est pas possible. (*Rires.*)"

Dégoûté par le Calciopoli

Et le sociétaire de rembobiner le film. "J'étais un supporter fanatique du Milan, mais le scandale du Calciopoli en 2006 (collusion de certains clubs avec des arbitres) a tué cet idéal d'enfance. Car tout ce pour quoi tu avais vibré était en fait pipé. À partir de là, j'ai décidé de ne plus regarder de football pro. Quelques années plus tard, un ami, Loris Mandelli, me dit que, comme en Italie on a tous un club de cœur, on n'a qu'à en créer un." La partie émergée de l'iceberg, ce sont les maillots, créés chaque année par un artiste différent et produits par Le Coq Sportif, un des plus longs partenariats de la marque en Europe.

"C'est parti d'un truc improbable, reprend Wolfgang Natlacen. On a une engueulade entre sociétaires sur la stratégie à adopter pour exister et l'un d'eux dit qu'il faut de l'argent, des sponsors, attirer les médias, etc. Sur les nerfs, je le prends au mot et j'écris un mail au hasard à un fanzine anglais pour parler de notre club mi-foot mi-œuvres d'art…

Alessandro Belussi - Gwladys Duteil

Philippe Katerine a réalisé un billet d'entrée (à droite) pour le match contre La Benvenuta en avril.

À ses débuts, l'AS Velasca menait son recrutement via des petites annonces.

(*Rires.*) Et là, le fanzine nous dit : « Bingo, on fait un papier sur vous ». Deux semaines plus tard, une journaliste missionnée par le *Magazine de la FIFA* pour un article sur les clubs alternatifs nous rend visite. J'avais fait faire une plaque en urgence par un ami artiste pour la coller la nuit précédente sur notre bâtiment. La colle n'était même pas sèche. J'avais peur que la plaque tombe. (*Rires.*) C'est donc comme ça que Le Coq Sportif a entendu parler de nous."

Roustan, Picasso et Chevtchenko

Quid du foot ? Au début, le recrutement de joueurs se fait sur petites annonces. Avec des fortunes diverses. "Des mecs qui n'avaient jamais vu un ballon, un entraîneur qui a cherché à nous arnaquer : on a tout eu, se marre Wolfgang Natlacen. J'ai même contacté Ibou Ba (*milieu français de l'AC Milan entre 1997 et 2003*) via un ami. Je tremblais en composant son numéro. C'était surréaliste quand je lui ai dit qu'on créait un club en foot loisir et qu'on cherchait un coach. Il y a eu un blanc, il a dû halluciner. Finalement, il a accepté de me donner quelques conseils, notamment sur le management." Les joueurs de l'équipe ne viennent pas obligatoirement du monde de l'art, mais, "selon le principe de Fluxus (*un mouvement né dans les années 1960*), par définition tout est art, explique le président du Velasca. Donc, le joueur de foot aussi car il fait passer une émotion. De la même façon que le peintre de quartier est aussi artiste que Picasso, je place mon buteur de D9, Pietro Fornari, sur le même plan que Chevtchenko car il me fait passer autant d'émotions que « Cheva »."

"Tout est art, le joueur aussi car il fait passer une émotion" Wolfgang Natlacen, président de l'AS Velsaca

Des émotions qui peuvent changer un homme, comme ce joueur du Velasca "assez xénophobe", qui se retrouve à fraterniser avec des joueurs sud-africains noirs lors d'un match à Soweto en 2019. Comme pour mieux définir cet art du contrepied et ce club atypique, notre ami, le regretté Didier Roustan, qui s'était pris de passion pour ce projet, avait pour habitude de dire que le Velasca était le deuxième club de Milan puisque Inter et AC Milan s'autoproclament chacun le premier et que tous les autres se placent comme les troisièmes. "Didier nous avait compris sans que l'on n'ait besoin de lui dire", se rappelle Wolfgang Natlacen, ému. Avant de nous confier son ultime rêve. "Pour boucler la boucle, je veux que mon buteur Fornari lise mon numéro collector de *FF* lors du Ballon d'Or de Chevtchenko en 2004 et qu'Andreï lise l'article sur Velasca. On sera vraiment dans l'universalisme absolu que recherche le Velasca." ⬢

EN PENSANT À PASOLINI ET... ANCELOTTI

Ce samedi 28 juin, à Casarsa della Delizia, se tiendra le match le plus "artistique" du monde. À l'occasion de son dixième anniversaire, l'AS Velasca défiera la SAS Casarsa. Car ce club du Frioul est lié à l'un des plus illustres noms du septième art : Pier Paolo Pasolini. Le cinéaste et écrivain avait relancé le club après la Seconde Guerre mondiale avec l'envie d'y mélanger art et foot, à la manière du Velasca. Et Wolfgang Natlacen de nous raconter un épisode fameux de la SAS Casarsa, qui lui a donné une idée un peu folle. "En 1975, pendant le tournage du dernier film de sa vie, *Salo ou les 120 journées de Sodome*, Pasolini organise un match entre son équipe de tournage et celle de Bernardo Bertolucci, qui réalisait *1900* juste à côté. Mais il manque du monde dans l'équipe de Bertolucci. Ce dernier file à Parme pour récupérer quelques joueurs semi-pros ou apprentis. Parmi eux, un gamin de 15 ans, un peu grassouillet avec le sourcil en l'air : Carlo Ancelotti. Alors, via un ami, j'ai demandé à Ancelotti qu'il soit présent pour le match des dix ans face au club de Pasolini. Évidemment, c'est impossible. Mais c'est la raison pour laquelle on le tente. Car le Velasca, c'est exactement cela." ⬢ **D. A.**

Wolfgang Natlacen - Alessandro Belussi - DR

COMPLET, CHEF!

À 40 ans, Lukas Podolski a choisi de rempiler pour une ultime saison au Gornik Zabrze, sur sa terre natale, en Pologne. Le champion du monde allemand, 17e du Ballon d'Or 2006, se consacre en parallèle à ses business, notamment sa chaîne de kebabs.

Par Théo Troude, à Zabrze (Pologne). Photos Étienne Garnier/L'Équipe

Le secret d'un bon kebab ? Lukas Podolski est là pour vous aider. "Il faut alterner, synthétise le champion du monde 2014. Un jour, je mange un complet, avec notre pain maison, des tomates, de la salade et tout ce qui s'ensuit. Un autre, je dispose simplement ma viande dans une assiette, avec de la salade et quelques sauces. Je ne mange jamais le même kebab deux fois de suite. L'important, c'est la qualité de la viande. Et c'est la priorité de Mangal Döner, la marque que j'ai créée." Vous voilà aiguillé par le "Roi du kebab", comme on le surnomme dans sa ville de Cologne.

C'est là-bas que le troisième meilleur buteur de la sélection allemande (49 réalisations en 130 capes) a commencé le foot, on y reviendra. C'est là, aussi, qu'il a ouvert son premier restaurant, en 2018. Depuis, Mangal Döner a fait une quarantaine de petits en Allemagne. "Et qui sait, peut-être qu'on viendra un jour en France, s'amuse-t-il. En tout cas, notre succursale à Zabrze vient d'ouvrir." C'était le 10 mai, devant une immense file d'attente.

La Pologne, du début à la fin

Le milieu offensif nous reçoit au cœur de cette cité minière du sud de la Pologne, aux maisons ouvrières figées depuis le crépuscule du charbon au siècle dernier. Il est venu finir sa carrière au Gornik, l'un des géants du football polonais entre 1955 et 1990, à une époque où le communisme à la soviétique régissait encore le pays. À cinq kilomètres seulement de Gliwice, où "Poldi" est né le 4 juin 1985. Près de quarante ans plus tard, il a décidé d'y signer un ultime contrat.

"J'ai toujours rêvé d'arrêter dans mon club. Quand je suis né, ma famille vivait à deux minutes de cette Arena Zabrze, pointe le capitaine depuis le canapé en cuir de sa loge LP10 flambant neuve. Même après notre départ pour l'Allemagne de l'Ouest, à mes 2 ans, je n'ai jamais arrêté de venir avec mon père, mon cousin, mes oncles... Je connais chaque rue, je suis chez •••

capelli
SPORT

La ville de Cologne, Lukas Podolski y est profondément attaché. En témoignent ses deux passages au sein du club et sa fidélité malgré une première relégation. Un amour ancré dans la peau de l'ex-international allemand, au même titre que la Coupe du monde, remportée en 2014 avec sa sélection. Avec elle, il a vécu ses plus beaux moments de footballeur, lui qui espérait à l'origine défendre les couleurs de la Pologne. Qui sait quelle aurait été sa carrière si le sélectionneur de l'époque, Pawel Janas, avait bien voulu de lui.

"Je suis fier d'être allemand, comme je suis fier d'être polonais"

••• moi. Et c'est pour ça que je prépare un projet de privatisation du club (*le Gornik est historiquement lié à la mairie de Zabrze*)."

Oui, Lukas Podolski est polonais. Il a même demandé à représenter son pays natal à l'aube de ses 18 ans. Mais le sélectionneur d'alors, l'ancien Auxerrois Pawel Janas, a détourné le regard. "On a de bien meilleurs attaquants chez nous, avait-il rétorqué aux journalistes. Et je ne vois pas de raison d'appeler un joueur sous prétexte d'un ou deux bons matches en Bundesliga." Cette claque, dure à encaisser, marquera en fait la naissance de l'amour entre Podolski et la sélection allemande, qui ont écrit ensemble certaines des plus belles pages de leur histoire. "Je suis fier d'être allemand, d'avoir porté ce maillot. Comme je suis fier d'être polonais, et ça ne changera pas." Alors à l'été 2021, le local a décidé de revenir au sein d'un club désormais habitué au ventre mou de l'Ekstraklasa, la Première Division polonaise. "J'ai joué dans de grands clubs, pour l'Allemagne, donc je me dis qu'avoir la santé, à 40 ans, pour aider l'équipe de mon coin, c'est fabuleux. Avec ce groupe, comme dans mes business, je veux gagner, me battre pour être champion."

Le ballon, un moyen d'intégration

Quand certains joueurs parlent de la retraite comme d'une "petite mort", Lukas Podolski, lui, ne devrait pas avoir peur du vide. La broche de kebab est loin d'être son seul passe-temps. "Je gère aussi une ligne de vêtements, une marque de glaces, un festival de musique, des terrains de foot à cinq, un Championnat de foot à six ou encore ma fondation, créée il y a dix ans." Chacune de ses occupations fait écho à un moment différent de sa vie.

Aux origines de sa marque de vêtements Strassenkicker, "Footballeur de rue" en français, il y a l'enfance et son départ vers l'Allemagne. Sa famille migre dans le cadre du "droit au retour". Ses grands-parents paternels sont nés allemands, la ville de Gliwice ayant été rattachée à ce pays jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ses parents Waldemar et Krystyna – un footballeur et une handballeuse

Le classement de 2006

1. **Fabio Cannavaro** (ITA, Juve, Real Madrid), 173 points
2. **Gianluigi Buffon** (ITA, Juve), 124 pts
3. **Thierry Henry** (FRA, Arsenal), 121 pts
4. **Ronaldinho** (BRE, FC Barcelone), 73 pts
5. **Zinédine Zidane** (FRA, Real Madrid, arrêt), 71 pts
6. **Samuel Eto'o** (CAM, FC Barcelone), 67 pts
7. **Miroslav Klose** (ALL, Werder Brême), 29 pts
8. **Didier Drogba** (CIV, Chelsea), 25 pts
9. **Andrea Pirlo** (ITA, AC Milan), 17 pts
10. **Jens Lehmann** (ALL, Arsenal), 13 pts
11. **Deco** (POR, FC Barcelone), 11 pts
–. **Kaká** (BRE, AC Milan), 11 pts
13. **Franck Ribéry** (FRA, Marseille), 9 pts
14. **Cristiano Ronaldo** (POR, Man United), 5 pts
–. **Gennaro Gattuso** (ITA, AC Milan), 5 pts
–. **Patrick Vieira** (FRA, Juve, Inter Milan), 5 pts
17. **Frank Lampard** (ANG, Chelsea), 3 pts
–. **Lukas Podolski** (ALL, Cologne, Bayern), 3 pts
–. **Carles Puyol** (ESP, FC Barcelone), 3 pts
20. **Juninho** (BRE, Lyon), 2 pts
–. **Lionel Messi** (ARG, FC Barcelone), 2 pts
–. **John Terry** (ANG, Chelsea), 2 pts
–. **Luca Toni** (ITA, Fiorentina), 2 pts
–. **Gianluca Zambrotta** (ITA, Juve, FC Barcelone), 2 pts
25. **Philipp Lahm** (ALL, Bayern Munich), 1 pt
–. **David Villa** (ESP, Valence CF), 1 pt

Udo Gottschalk/Imago/Psnewz - Piotr Kucza/Fotopyk/Newspix PL - Étienne Garnier/L'Équipe

professionnels fraîchement à la retraite – emmènent le petit Lukas et sa sœur Justyna (de cinq ans son aînée) à Bergheim, en banlieue de Cologne. "Au début, c'était difficile parce qu'on ne comprenait pas l'allemand, souffle le cadet. Et forcément, je n'aimais pas aller à l'école à cause de ce retard. Mais, sur les traces de mon papa, un attaquant devenu défenseur, je me suis mis à jouer dans la rue. Et tout d'un coup, tu n'as plus besoin de parler une langue particulière. Les copains viennent de Turquie, du Maroc, de Tunisie… Le ballon devient un moyen de communication universel. Je suis un enfant de la rue et j'en suis fier. On y apprend tout : les dribbles, les duels… Et avec cette marque, je ressuscite tous ces souvenirs merveilleux. On a besoin de davantage de joueurs de rue, c'est aussi pour ça que j'organise avec Mats Hummels un tournoi sur petit terrain, la Baller League."

"On a besoin de plus de joueurs de rue"

Après un match, rien de mieux qu'un kebab entre potes. Ce goût pour ce sandwich est né dans son quartier. "De nombreux Turcs vivent en Allemagne, c'est le plat le plus populaire chez nous, explique Lukas Podolski. J'ai toujours mangé des kebabs." Avec quelques pauses néanmoins à la cantine du centre de formation du FC Cologne, que "Poldi" a découverte à l'âge de 10 ans. Un club si important pour lui que son logo imprime sa peau. Un imposant tatouage qui couvre tout son biceps droit.

Meilleur jeune du Mondial 2006 devant Messi et Cristiano

"J'ai découvert l'équipe première à 17 ans seulement. Tout est allé très vite. À la trêve de la saison 2003-2004, Marcel Koller a pris la tête du groupe. Il m'a convié dans son bureau : « On part en stage, tu viens avec nous. »" Une star est née. Une icône même, célébrée en octobre dernier par un jubilé à guichets fermés au RheinEnergieStadion, lors d'un match entre Cologne et Zabrze. Tout un symbole. Vingt et un ans plus tôt, tout juste majeur, il marquait 10 buts pour sa première demi-saison en Bundesliga. Pas de quoi empêcher la relégation de Cologne, mais suffisant pour être appelé avec la Nationalmannschaft, une première en soixante-quinze ans pour un joueur descendu en D2. Et pas à n'importe quelle occasion : juste avant l'Euro 2004. "Ah, la sensation inoubliable… Imagine, le sélectionneur Rudi Völler te dit qu'il a besoin de toi…"L'Allemagne échoue à la troisième place de son groupe et Rudi Völler remet sa démission. Mais Lukas Podolski franchit un cap. Fidèle à son club dans l'antichambre de la Bundesliga, il enchaîne avec une saison à plus de 30 buts, dont 7 avec l'Allemagne du nouveau sélectionneur Jürgen Klinsmann. Cologne remonte en Bundesliga. Le prodige intéresse logiquement le Bayern Munich. Le géant bavarois ne passsera à l'action qu'en 2006, une année charnière pour Lukas Podolski.

Oubliez Lionel Messi et Cristiano Ronaldo. Et rappelez-vous : le meilleur jeune de la Coupe du monde en Allemagne, cette année-là, c'était lui. Un gamin de 21 ans à la frappe de mule, auteur de trois buts pendant ce Mondial que l'Allemagne laisse échapper chez elle contre l'Italie en demi-finales (0-2 a.p.). Lukas Podolski brille sur la grande scène, pour •••

Fähnrich/Imago/Psnews – Action Press/Icon Sport

Sur les traces de...

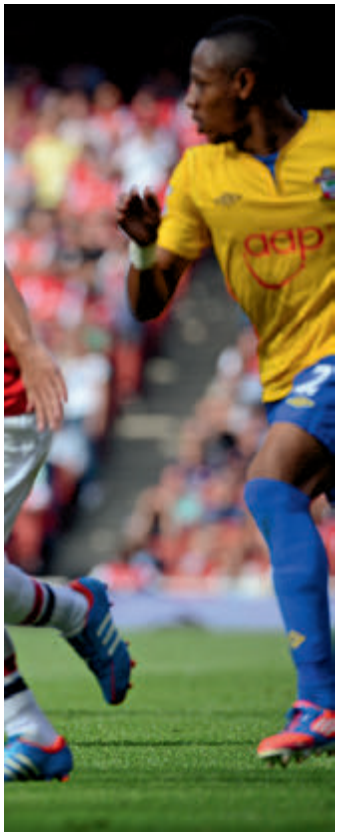
Étienne Garnier/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe

••• conclure une saison à 20 buts et 8 passes décisives, toutes compétitions confondues, en dépit d'une nouvelle relégation de Cologne. "J'ai fini dix-septième du Ballon d'Or cette année-là, j'en suis heureux. Mais j'aimerais vous demander pourquoi je n'ai pas gagné, s'esclaffe-t-il. Ah oui, vous étiez trop jeune en 2006, vous

Lukas Podolski
40 ans. Né le 4 juin 1985 à Gliwice (Pologne). 1,82 m ; 80 kg. Milieu offensif. International allemand (130 sélections, 49 buts).

Parcours de joueur
FC Cologne (1995-2006), Bayern Munich (2006-2009), FC Cologne (2009-2012), Arsenal (2012-2015), Inter Milan (prêt, janvier-juin 2015), Galatasaray (2015-2017), Vissel Kobe (2017-janvier 2020), Antalyaspor (janvier 2020-2021), Gornik Zabrze (depuis juillet 2021).

Palmarès de joueur
Coupe du monde 2014 ; Championnat d'Allemagne 2008 ; Coupe d'Allemagne 2008 ; Coupe d'Angleterre 2014 ; Coupe de Turquie 2016 ; Coupe du Japon 2019 ; Coupe de la Ligue allemande 2007 ; Supercoupe de Turquie 2015 et 2016 ; Championnat d'Allemagne de Deuxième Division 2005.



Allemagne, Angleterre, Italie, Turquie, Japon, Pologne : Lukas Podolski a beaucoup voyagé au cours de sa carrière en clubs, remportant dix titres en un peu plus de vingt ans. Un véritable joueur de collectif au palmarès individuel relativement maigre. Ses faits d'armes principaux : un titre de meilleur jeune du Mondial 2006 en Allemagne et une dix-septième place au classement du Ballon d'Or.

n'avez pas pu pousser mon dossier ! *(Rires.)* Non, plus sérieusement, c'était un honneur."

Tactiquement, le gaucher s'épanouit à différents postes. "On n'a jamais cessé de compter mes buts, alors que je pense n'avoir jamais été un attaquant. J'ai toujours été un milieu offensif. En équipe nationale, j'ai longtemps joué avec Philipp Lahm sur le côté gauche. Même quand j'étais à la pointe d'un 4-4-2 avec Miroslav Klose, j'étais en soutien. À Cologne, j'ai joué numéro 10. Je me sens bien quand je suis derrière, quand j'ai le contrôle, quand je touche le ballon."

Les doutes au Bayern, la sélection comme exutoire

De jeune prometteur, il devient un joueur confirmé alors que le Bayern vient de débourser 10 millions d'euros pour s'attacher ses services. Ses trois saisons en Bavière auraient dû être historiques. Elles ont finalement laissé une impression mitigée. Barré par Miroslav Klose et Luca Toni, Lukas Podolski semble englué dans la pire période de sa carrière. "Je ne sais pas pourquoi les gens ont dit ça, tance ce dernier. Pour moi, jouer dans le meilleur club du monde, côtoyer de grands joueurs, découvrir la Ligue des champions, ça suffit pour constituer une bonne période. C'était la première fois que je quittais Cologne. J'ai beaucoup appris. Même si ce n'était pas l'extase comme avec l'équipe nationale, bien sûr." La sélection a toujours été son exutoire. À l'Euro 2008, au milieu des doutes bavarois, il marque un doublé contre sa Pologne chérie en ouverture (2-0), inscrit un autre but contre la Croatie (défaite 2-1) lors du match suivant, puis offre deux passes décisives à Bastian Schweinsteiger sur le chemin vers la finale perdue contre l'Espagne (0-1). Au terme du tournoi, son temps de jeu et ses statistiques au Bayern finissent par l'obliger à chercher une porte de sortie.

Les supporters de Cologne appelés aux dons pour faire revenir le héros local

Si vous vous demandez pourquoi Podolski est devenu le patron du Glücksgefühle (Sentiments de bonheur, en français), le festival pop-rock-hip-hop organisé dans l'enceinte du circuit de F1 d'Hockenheim – 200 000 places vendues en 2024, soit le plus populaire d'Allemagne –, il faut chercher vers un contributeur inattendu de son retour à la maison. Le Bayern est vendeur, mais pas à moins de 10 millions d'euros. Peu habitué à débourser une telle somme, le FC Cologne propose une idée surprenante : mettre en vente sur internet des pixels d'une photo de Lukas Podolski, à 10 euros pièce. Les morceaux du puzzle s'arrachent, quand apparaît un don de 875 euros, signé… du pilote Michael Schumacher. Le septuple champion du monde de Formule 1 a également grandi dans la banlieue de Cologne. Lui aussi supporte le club. Les deux champions sont aperçus ensemble lors de Grands Prix, ils parlent de leur volonté de mettre la région en avant. "Pourtant, j'ai reçu des propositions d'Angleterre, d'Espagne, de France, de partout, certifie Podolski, qui ne nie pas l'intérêt du Real Madrid et de la Juventus Turin à cette période. Mais je voulais revenir à Cologne, auprès de mes amis, dans mon quartier." À cette période, le bonheur revient. En témoigne le Mondial 2010, terminé à la troisième place encore une fois. En •••

HJS/ActionPress/Icon Sport - Horstmüller/Imago/Psnewz - Udo Gottschalk/Imago/Psnewz

Au fil de sa carrière, Lukas Podolski s'est intéressé au monde des affaires et a développé ses propres entreprises en dehors du foot pro. Contrairement à de nombreux néoretraités, il ne devrait pas ressentir cette fameuse impression de "petite mort" au terme de sa carrière.

2012, nouvelle étape et nouveau départ de Cologne. "Quand tu as un peu plus d'expérience, tu ne peux pas refuser un club comme Arsenal. J'ai eu un coup de fil d'Arsène Wenger, il a parlé allemand avec moi. J'ai dit oui tout de suite."

Itinéraire d'un globe-trotter

Lukas Podolski passe deux ans et demi contrastés à Londres, avant un départ à l'Inter Milan. Un exil lié à l'envol de Santi Cazorla en tant que numéro 10 à Arsenal. Le seul regret de sa carrière : "Avec le recul, je me dis que je n'aurais jamais dû accepter un prêt. Non pas que l'Inter soit une mauvaise équipe, mais, lorsque tu es prêté pour six mois, tu dois t'adapter, trouver un appartement, ouvrir un compte en banque et tout le reste en un temps record." En Lombardie, il développe néanmoins son goût pour les crèmes glacées. Si bien qu'il deviendra bientôt le créateur de la marque de glaces Ice Cream United. Il constate qu'il n'est pas si simple de les réussir. "Comme pour le kebab, je mise sur la qualité. Et, comme pour toutes mes entreprises, ça marche bien."

Sans surprise, Lukas Podolski finira par découvrir la Turquie, à l'été 2015. "Peu de gens le savaient à l'époque, mais j'ai toujours été fan de Galatasaray grâce à mes amis turcs, assure-t-il. Quand le club m'a appelé, j'ai aussitôt accepté. Le caractère des gens, l'amour des fans : tout est différent. Ç'a été une décision parfaite. Et c'est là-bas que j'ai rencontré la personne avec laquelle j'ai créé Mangal Döner." Il inscrit le seul but de la finale de la Coupe de Turquie 2016 et reste encore un des joueurs les plus populaires à Istanbul.

"Mais j'étais ouvert à toutes les aventures. Quand on m'a proposé le Vissel Kobe en 2017, je me suis dit : « Où est la ville ? Quelle est la culture ? » Il y avait une école allemande pour mes enfants. La J-League est l'un des meilleurs Championnats d'Asie, avec des stades fantastiques, des supporters formidables et des joueurs de renom." Meilleur exemple : le 11 août 2018, "Poldi" offre une passe décisive à Andrés Iniesta, pour son premier but sous le maillot de Kobe. "Ces deux ans et demi en Asie étaient beaux. J'ai eu une carrière et une vie magnifiques."

L'apogée au Mondial 2014

Au milieu de tout ça, on en oublierait presque de parler de son titre majeur, la Coupe du monde 2014 au Brésil, la quatrième étoile de l'Allemagne, qui se dessine sur son biceps gauche. Un tatouage cependant plus petit que celui dédié à sa ville de Cologne. "Sans aucun doute le meilleur souvenir de ma carrière. Quand tu es jeune, tu rêves de cette compétition. Alors, quand tu portes ce truc en or, tu n'y crois pas. On ne peut pas faire mieux. Me dire que je fais partie du peu de joueurs allemands qui ont réussi cet exploit, c'est extraordinaire."

"J'ai toujours été fan de Galatasaray grâce à mes amis turcs"

Réputé pour ne pas laisser place à l'émotion, le quatrième joueur le plus capé de l'histoire de la Nationalmannschaft (derrière Lothar Matthäus, Miroslav Klose et Thomas Müller) parcourt alors ses souvenirs avec le regard fuyant. "Un Polonais qui s'installe en Allemagne et qui finit à 130 sélections dans une si grande équipe, c'est fou. Je peux m'asseoir et dire : « Regardez ce que j'ai accompli. »" En quelques mots, une solide carrière de footballeur international couplée à des affaires florissantes. **T. Tr.**

Christoph Hardt/Imago/Psnewz – Mis/Icon Sport – Étienne Garnier/L'Équipe

EN ROUTE POUR LE MONDIAL

À moins d'un an de l'ouverture de la Coupe du monde, le 11 juin 2026, retrouvez chaque mois un sujet sur l'actualité des États-Unis, du Mexique et du Canada, les trois pays organisateurs.

Nom Aguilera
Prénom Salvador
Âge 57 ans
Pays Mexique

Média CNN Sports
Club préféré Aucun
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 17

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 12/17

"JE N'AIME PAS L'IDÉE DE COORGANISER LE MONDIAL"

"Pour être honnête, je me pose beaucoup de questions sur la prochaine Coupe du monde. Je ne ressens pas la même euphorie qu'avant le Mondial 86, avec Maradona. Là, c'était vraiment la folie, les gens étaient dans la rue pour faire la fête quand on a appris qu'on accueillait la compétition *(le 20 mai 1983, après le désistement de la Colombie).* On avait aussi eu la Coupe du monde 1970 avec Pelé. Combien de pays rêveraient de l'avoir une fois ? Nous, ça va être la troisième ! Ce sera la dernière de Lionel Messi ou de Cristiano Ronaldo, mais ils ne sont plus au top de leur forme. Et ce n'est pas uniquement notre compétition, elle est partagée *(avec les États-Unis et le Canada).* Nous avons très peu de matches dans nos stades de Guadalajara, Monterrey et Mexico *(13 sur les 104 au total, dont le match d'ouverture, le 11 juin 2026 à Mexico).* Et il faut se rendre compte que le Canada, c'est loin pour nous, il y a cinq heures de vol. Politiquement, ce n'est pas non plus le meilleur moment pour organiser une Coupe du monde entre ces trois pays, avec le président américain Donald Trump qui veut augmenter les droits de douane envers le Canada et le Mexique. De plus, ils expulsent chaque jour des gens des États-Unis. Ça pourrait générer une relation très tendue. De toute façon, je n'aime pas cette idée de coorganiser l'événement, comme pour la Coupe du monde 2030, celle du centenaire *(Espagne, Maroc, Portugal, plus trois matches en Argentine, en Uruguay et au Paraguay).*

"Le soutien au Mexique ne va pas manquer"

Nous allons découvrir l'expérience d'un Mondial à 48 équipes. À voir si cela va entraîner ou non une baisse de la qualité de jeu. Moi, je ne pense pas que ça va l'améliorer. Mais ce sera une opportunité pour des pays qui n'ont pas l'habitude de disputer des Coupes du monde. J'ai l'impression que l'on ne se rend plus vraiment compte de la chance qu'on a de disputer cette compétition, car nous sommes toujours qualifiés *(9e participation de suite).* Mais les fans seront au rendez-vous. Vous ne pouvez même pas imaginer le nombre de compatriotes qui sont prêts à traverser la planète pour supporter leur équipe. Donc, forcément, le soutien ici au Mexique ne va pas manquer. Cela aide beaucoup la sélection. Le problème, c'est quand 130 millions de Mexicains voient que l'équipe ne joue pas bien, ils le font savoir aussi. Si nous arrivons en forme, je pense que ce Mondial peut être le meilleur de toute l'histoire du foot mexicain *(meilleur résultat : un quart de finale en… 1970 et 1986).*" Josué Charlos

Illustration Laura Acquaviva

PAS LA VIE DE CHÂTEAU !

Sur le terrain, Robert Gadocha forçait les verrous adverses. Cette fois, ce sont les grilles du château des Ducs de Bretagne à Nantes que l'ailier international polonais ouvre. En mars 1975, le champion olympique 1972, troisième du Mondial 1974, n'est pas en Loire-Atlantique pour faire du tourisme. Depuis le 23 décembre 1974, l'attaquant du Legia Varsovie, 29 ans, s'est engagé pour trois ans et demi avec les Canaris. Mais le huitième du Ballon d'Or 1974 n'ira pas au bout de son contrat. Il quitte Nantes en juin 1977 en ayant inscrit 8 buts en 45 matches et rejoint le Sting de Chicago, une franchise de NASL.

SOYEZ PRÊT À ÊTRE ÉBLOUI

69e CÉRÉMONIE DU

BALLON D'OR

22 SEPTEMBRE 2025

PARIS – THÉÂTRE DU CHÂTELET

FRANCE FOOTBALL

À L'ÉLECTRIQUE,
FAITES 4 KM POUR
LE PRIX D'UN.
Rouler à l'électrique, c'est 4 fois
plus économique que rouler à l'essence*.
Jusqu'au 30 juin,
une voiture
électrique à gagner
pour tout nouveau contrat d'électricité en offre de marché.
Infos et conditions sur edf.fr/wattmobile
L'ÉLECTRICITÉ, ÇA NE FAIT QUE COMMENCER
*Source R&D EDF, mars 2025. Pour un plein avec recharge en heures creuses, hors recharge sur autoroute. Base : prix moyen du SP95 en 2024 : 1,80 €/L et consommation moyenne d'une citadine essence : 5,5 L/100 km ; prix de l'électricité avec l'offre Vert Électrique Auto en heures creuses : 0,1345 €/kWh. edf.fr/mobilite-electrique
L'énergie est notre avenir, économisons-la !
RCS PARIS 552 081 317